

Le carnaval à Ituren et à Zubieta (Navarre) du début du siècle au lendemain de la guerre civile

M. O. ECHEGUT

INTRODUCTION

Après une longue période de léthargie forcée, les carnivals refleurissent sur le territoire espagnol et plus particulièrement au Pays Basque. C'est en assistant par hasard à celui de Saint Sébastien, en février 1983, que l'idée m'est venue d'étudier cette fête. De la ville la curiosité s'est vite tournée vers la campagne, pour dépasser le cadre de la Communauté autonome basque et s'arrêter sur deux petits villages de Navarre: Ituren (en particulier le quartier d'Aurtiz) et Zubieta. Très vite, le projet apparemment trop limité s'est avéré riche et complexe. Les articles et les ouvrages généraux sur ce thème n'en donnaient qu'une vision incomplète. Il a fallu aller plus loin, ne pas se contenter de l'écrit mais s'intégrer dans la vie de ces deux localités rurales. Trois séjours m'ont permis de sortir des chemins battus, de prendre du recul par rapport à ce que j'avais pu lire. J'avais initialement choisi de traiter du carnaval au début du siècle. Mais en fouillant dans les souvenirs des gens, je me suis aperçue que la période postérieure à la guerre civile ne constituait pas une rupture. Au contraire elle marquait une évolution, des changements dans la fête même. Tout était donc à reconsidérer.

L'étude ne parlera donc que de ce siècle. Elle passera sous silence le problème délicat des origines de ce carnaval. En l'absence de documents sérieux il aurait été difficile de procéder autrement. Par contre elle s'attachera à décrire les deux villages en les mettant sur un pied d'égalité, ce qui n'avait jamais été fait dans les travaux antérieurs.

Les descriptions, les découpages dans le temps s'appuient à la fois sur les

témoignages des habitants mais aussi sur l'analyse du carnaval d'Ituren en 1969, faite par María Elena de Arizmendi Amiel.¹

Elle donne des repères chronologiques en accord avec ceux qui ont été définis ici. Quant aux livres consultés, ils proviennent du Musée d'Art et Tradition Populaire de Paris, du Centre Georges Pompidou, des bibliothèques municipales de Saint Sébastien et Pampelune... et des conseils bibliographiques de chercheurs basques dont José Ignacio Tellechea Idígoras (historien et originaire d'Ituren), Navarro Urbeltz (spécialiste de folklore basque au Musée San Telmo de Saint Sébastien), Jean Haritschelhar (directeur du Musée basque de Bayonne).

En ce qui concerne les articles, ils ont été soigneusement recueillis par des amis espagnols (Luis Emaldi d'Irun, Valentín Arteta, tous deux ardents défenseurs de ce carnaval). Principales sources d'information, les témoignages directs des gens, difficiles à exploiter parfois car ils s'expriment plus aisément en basque qu'en castillan. En particulier celui long et riche de la doyenne d'Aurtiz, V́ictora Urroz Zubizarreta qui malgré son gran âge, quatre vingt douze ans, raconte inlassablement ce carnaval.

Tous ces éléments verbaux ou écrits permettent au bout du compte de dégager des idées essentielles articulées dans le plan suivant:

- Les lieux du carnaval.
- Le carnaval d'Ituren et Zubieta jusqu'en 1936.
- Le carnaval au lendemain de la guerre civile: bilan d'une évolution.
- Le carnaval d'Ituren/Zubieta, tradition et originalité.

Ce quatrième et dernier chapitre s'attachera à intégrer cette fête à la fois dans la tradition du carnaval et dans le contexte basque, tout en laissant une large place à l'interprétation et à sa signification actuelle.

LES LIEUX DU CARNAVAL

Avant de présenter le cadre général dans lequel s'inscrit cette fête il convient d'évoquer la bibliographie dont les insuffisances ont orienté cette enquête.

A. Le choix de ces deux villages

Dans l'ensemble le matériel accessible que l'on a pu trouver est loin d'être satisfaisant. Il ne saurait en aucun cas se substituer aux "discours" des gens (en prise directe avec leur réalité). Il ne constitue pas l'élément essentiel de cette recherche mais un *complément*. Le stock d'articles et d'ouvrages disponibles ne dépasse pas la barre de dix. Au delà on tombe dans l'anecdote, la répétition du style de la presse depuis 1980: "Demain, dimanche commencent les carnivals d'Ituren et Zubieta, dont la renommée atteint tout le Pays

1. ARIZMENDI AMIEL, María Elena de, *El carnaval de Ituren, (Navarra), Institución "Fernando el Católico" Zaragoza, 1969, pp. 269-278.*

Basque, par son pittoresque et enchantement naturel (...)”.² Les articles de journaux plus anciens des années 60, écrits respectivement par Luis de Uranzu³ et Luis Pedro Peña Santiago⁴ brossent leur tableau de ce carnaval surtout le descriptif de cette fête. Le travail de María Elena de Arizmendi Amiel est le plus intéressant. Il contient un résumé de cette festivité d’une dizaine de pages y compris les illustrations⁵. En général les journalistes ou les historiens ne consacrent que quelques feuillets à ce carnaval. Ils l’insèrent le plus souvent dans des ouvrages généraux traitant de ce thème. Ainsi Julio Caro Baroja réserve le chapitre VII de son livre: *Les Etudes Basques* à “cette fête de bon voisinage”.⁶ Juan Garmendia Larrañaga fait de même. Il le range dans la partie carnaval rural, de son volume sur le *Carnaval basque*. Et lorsqu’il a publié récemment un autre livre sous le titre *Carnaval de Navarra*, il a repris intégralement le même texte!⁷ Mais ce qui ressort de tous ces travaux c’est leur aspect incomplet et confus. Incomplet parce que certains auteurs voulant privilégier un village sur l’autre, mettre en avant un élément, en arrivent à se contredire. On ne saisit pas très bien pourquoi Luis de Uranzu a intitulé son article: “le carnaval d’Ituren” puisque dès le premier paragraphe il écrit: “une petite vallée de la Bidassoa où les villages d’Ituren et Zubieta étendent leurs champs de maïs (...)”. Lorsqu’il aborde la fête il cite sans arrêt les deux villages, établit un parallèle entre les deux.

María Elena de Arizmendi Amiel se trouve dans la même situation. Le titre qu’elle donne: “Le carnaval d’Ituren (Navarre)”, ne correspond pas à la description qu’elle en fait. L’espace éclate, son discours est truffé d’allusions à Zubieta.

Certains ne voient dans ce carnaval qu’un seul aspect, le “Saint Pansard”, acteur principal de la mascarade (défini ultérieurement), qu’ils mettent au centre de la fête. Luis Pedro Peña Santiago note: “aujourd’hui le quartier d’Aurtiz et le village d’à coté Zubieta participent à la fête mais tous les habitants d’Ituren affirment toujours qu’ils sont les véritables” Saint Pansard “(...)”. Dans son article il ne parle que de ce personnage, on aimerait en savoir plus sur cette affirmation. José María Satrustegui⁸ consacre une partie de son livre aux “Saint Pansard” pour déclarer d’entrée qu’il est incapable de différencier ceux d’Ituren de ceux de Zubieta!

Bien sûr tous les écrits ne sont pas aussi évasifs mais généralement ils privilégient la description au détriment des données scientifiques (chronologie plus serrée, témoignages plus précis). Parlant du “Saint Pansard”, Mikel Li-

2. DIARIO VASCO, *Ituren y Zubieta Jonadas cumbres del carnaval*, 28.01.1984.

3. URANZU, Luis de, *El carnaval de Ituren*, La Voz de España, 12.02.1961.

4. PEÑA SANTIAGO, Luis Pedro, *¡Zampanzar!*, Diario Vasco, 14.02.1963.

5. ARIZMENDI AMIEL, María Elena de, Op. Cit. pp. 269-278.

6. CARO BAROJA, *Estudios Vascos*, San Sebastián, ed. Txertoa, 1973, pp. 257-285.

7. GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, *Iñauteria el carnaval vasco*, San Sebastián, ed. Larrun, 1982, pp. 192-202.

GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, *Carnaval en Navarra*, San Sebastián, ed. Larrun, 1982.

8. SATRUSTEGUI, José María, *Etnografía Navarra. Solsticio de Invierno*, Pamplona, ediciones y libros, 1974, pp. 82-84.

zarza⁹ a écrit à deux reprises: “autrefois, le jupon était en couleur (...). Jadis ils couvraient leurs visages d’un tissu noir (...)”. De quelle époque s’agit-il, nous n’en saurons rien. Julio Caro Baroja en 1970, pour la première fois, cite et longuement une autre composante de la fête: les chars. Cet élément est-il nouveau? Baroja ne s’appesantit pas sur ce “détail”: “l’idée des chars paraît moderne (...)”. María Elena de Arizmendi Amiel commet les mêmes inexactitudes. Elle ne mentionne que des dates approximatives, libre aux lecteurs d’apprécier et surtout de compter!: “Il y a une cinquantaine d’années (...). Il y a au moins vingt ans (...). Cela fait six ou huit ans (...)”¹⁰. C’est dommage car elle est la seule à avoir été sensible aux changements survenus. Elle confirme ce que l’on a pu apprendre par ailleurs à propos des interdictions, de l’évolution du personnage “Saint Pansard” et des modifications intervenus.

Tout ceci sera développé par la suite.

De ces lectures, on peut retenir une idée paradoxale; tous les auteurs —sous une représentation réductrice ou fragmentaire— ont touché les points essentiels. A savoir que les deux villages sont associés dans la même fête mais qu’en même temps le contenu du carnaval qu’ils décrivent, reste flou:

- Quel est le rôle du “Saint Pansard”?
- Peut-on le différencier d’un village à l’autre?
- Est-il un élément permanent ou “moderne” comme peuvent l’être les chars?
- Y-a-t’il d’autres aspects de cette fête?
- Quelle est la part respective de ces deux villages dans le carnaval?

Toutes ces questions feront l’objet de notre attention dans les chapitres suivants.

B. Présentation de ces deux villages

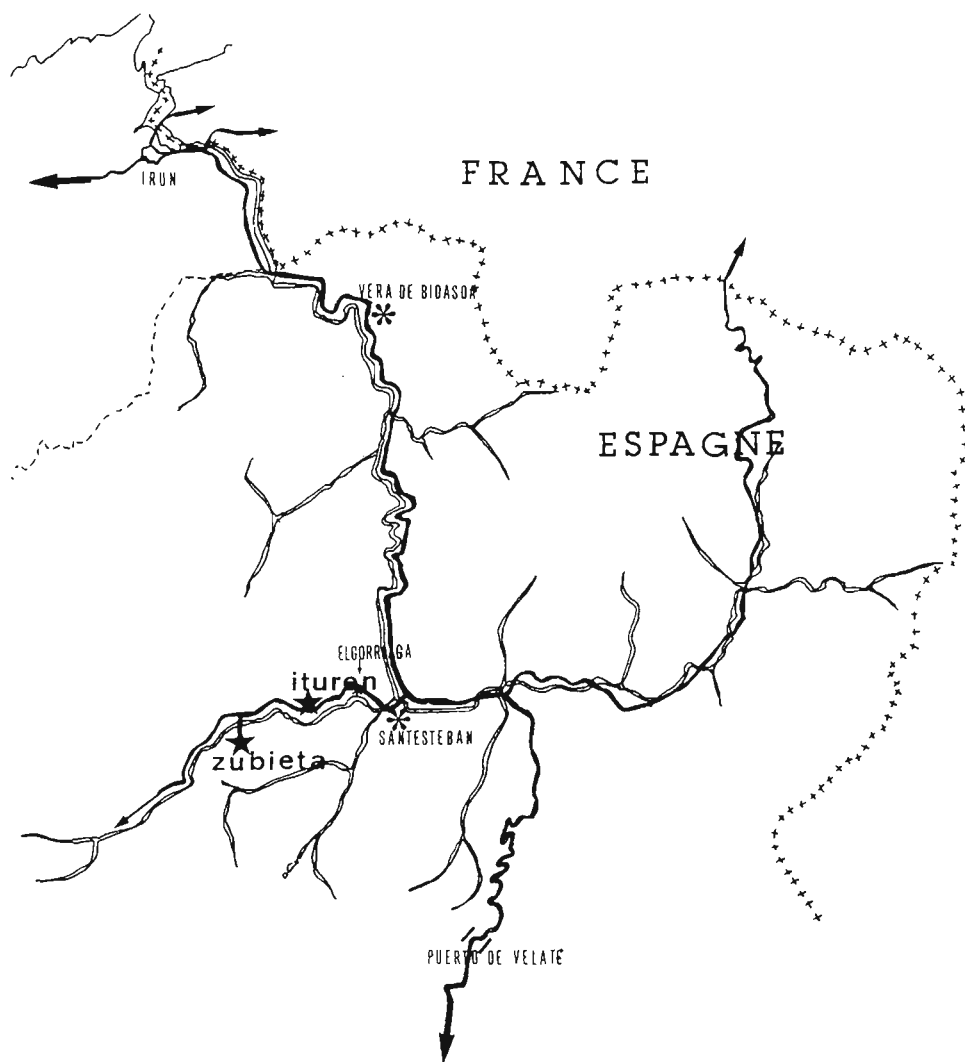
A plusieurs reprises les deux villages ont été évoqués mais sans donner plus de détails.

Prenons une carte et suivons le cours de la rivière Bidassoa au moment où elle partage les terres de France et celles d’Espagne, du Labourd au nord et du Guipúzcoa au Sud, pour caresser ensuite le flanc des rudes montagnes navarraises. Elle jouxte l’axe routier: Irun - Pampelune, unique voie d’accès (Figure n.° 1).

Il faut continuer cette route au delà de Vera de Bidassoa et la quitter à l’entrée de Santesteban. Quarante kilomètres nous sépare de la frontière. On entre alors dans un gros bourg qui fera bientôt figure de petite ville comparé aux deux villages. On traverse à droite, une rivière l’Ezcurra, affluent de la Bidassoa. La vallée qu’elle arrose, porte son nom. Ituren et Zubieta s’étendent sur ses versants. Ituren se trouve à cinq kilomètres de Santesteban après avoir franchi Elgorriaga: “modeste station balnéaire situé à trois cents mètres”. C’est ce que faisait remarquer, au début du siècle Julio Altadill, au-

9. LIZARZA, Mikel, *Fiestas de invierno en Navarra* (Ituren, Zubieta), Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra, Pamplona, 1974, n.° 16, pp. 43-58.

10. ARIZMENDI AMIEL, María Elena, op. cit., p. 276.



teur d'un excellent dictionnaire de géographie. Il notait aussi que la route n'existait pas entre Ituren et Zubieta: "La route qui doit relier Ituren au nord et Ezcurra au sud, est en construction".¹¹

En 1929, ces problèmes de communications devaient être résolus puisqu'on pouvait lire dans un guide touristique de Navarre: "De Santesteban, pittoresque promenade par la route (...) Ituren, Zubieta, Saldías, Erasun et d'Ezcurra à Leiza (...)".¹²

Pourtant la différence entre les deux villages est notable.

Ituren est complètement éclaté. Il se compose de trois quartiers. Par la route on ne traverse que le bourg central, véritable village-rue. Presqu'à la sortie s'ouvre une large place sur laquelle se dresse la mairie, bâtisse imposante servant à la fois d'auberge et de bâtiment administratif. En suivant cette place on débouche sur un pont, sous lequel coule l'Ezcurra. Une fois traversé, on pénètre dans l'autre hameau: *Lasaga*. Il aura une importance "stratégique" pour la fête tout comme *Aurtiz*, troisième quartier situé à l'opposé en direction de Zubieta. *Aurtiz* forme à lui tout seul un autre village. Jusqu'en 1936, il y avait un médecin. De plus il possède son auberge. L'église, commune aux trois quartiers, la surplombe.

José Tellechea Jorajuría âgé de quatre vingt quatorze ans (père de l'historien)¹³ originaire d'Ituren-centre, aujourd'hui retiré à Saint Sébastien, relate qu'au début du siècle, le village comptait trois curés, un médecin, un secrétaire de mairie et un alguazil. (Les remarques qu'il fait, pourraient tout aussi bien s'appliquer à Zubieta).

Son grand-père faisait office d'alguazil. A ce titre il se chargeait de la protection des habitants. Il veillait à ce qu'aucun rôdeur ne vienne chaparder dans les fermes. Les auberges accueillait les sans logis, les vagabonds de passage. Les seuls qui, manifestement se déplaçaient d'un village à l'autre, à part peut être les marchands ambulants: rémouleurs, vendeurs de lunettes ou les châtreurs de cochons (métier des plus recherchés puisque grâce à cette opération le cochon pourra grossir!).

La famille de José Tellechea Jorajuría tenait les charges les plus prestigieuses. Elle s'occupait de l'entretien de l'église et du clocher. Le tabac et le bureau de poste lui revenaient. Son père puis son oncle ont été tour à tour secrétaires de mairie. Autre originalité, le village avait son confiseur (aujourd'hui disparu) et qui fabriquait son chocolat.

Les gens vivaient en autoconsommation des produits de leurs récoltes, c'est à dire essentiellement du maïs, des haricots et parfois d'autres céréales. Au mieux ils possédaient quelques têtes de bétail, surtout des brebis et une ou deux vaches.

Víctora Urroz Zubizarreta, la doyenne d'*Aurtiz*, raconte¹⁴ que les repas

11. ALTADILL, Julio, *Geografía general del País vasco-navarro*, Barcelona, ed. de Alberto Martín, Vol. 2, pp. 200-201 et pp. 320-31.

12. Comité provincial de exposiciones, *Guía turística de Navarra*, Pamplona, ed. Aramburu, 1929, pp. 62-63.

13. Entretien avec TELLECHEA JORAJURIA, José, le 02.01.1984 (Saint Sébastien).

14. Entretien avec URROZ ZUBIZARRETA, Víctora, le 23.02.1984 et le 07.04.1984 (*Aurtiz*).

se composaient essentiellement de crêpes de maïs appelées "Talua", de haricots, de lait et suivant les saisons, de châtaignes et de noix. On mangeait dans des récipients cylindriques en bois, de fabrication locale nommés: "Kai-ku". Attenant à la cuisine, il y avait un four que l'on utilisait pour la cuisson de ces crêpes de maïs. Ce céréale constituait la base de l'alimentation aussi bien pour le bétail que pour les gens.

Chaque village avait son moulin; on venait porter son grain.

Celui de Zubieta, construit en 1795, se trouve à l'entrée du village. Il continue encore à fonctionner (à Ituren il est devenu une réserve de truites). Une fois dépassé le moulin, sur la gauche on aperçoit Zubieta ("Zubi-eta": endroit où se trouve le pont). Il faut d'abord traverser le pont de pierre puis suivre le chemin qui mène directement à la place principale autour de laquelle se groupent les fermes. Zubieta est beaucoup plus ramassé, refermé sur lui même. La structure sociale est identique à celle d'Ituren, essentiellement composée d'agriculteurs et de notables (docteur, alguazil, secrétaire de mairie).

Ituren comptait 648 habitants en 1888. Ce chiffre est descendu à 589 en 1910. On en recensait dans le même temps, 531 à Zubieta.¹⁵ On ne peut pas dire qu'il y ait eu de fortes variations de population. Un certain équilibre s'est maintenu du fait même que la ferme revenait généralement au fils aîné et que les autres enfants devaient partir ou parfois même s'exiler. De toute façon on était trop pauvre pour entretenir la famille entière. A l'âge de vingt ans, José Tellechea Jorajuria s'est embarqué pour Porto Rico pour faire là-bas un peu tous les métiers. D'autres ont cherché fortune en Argentine, en Californie, généralement de l'autre côté de l'Océan.

Dans une ferme d'Aurtiz, on a pu examiner la copie d'un contrat matrimonial passé devant notaire, au moment où le couple s'établit.¹⁶ En fait c'est le mari qui apporte la ferme, son épouse uniquement une dot en nature. Les enfants écartés de la propriété reçoivent de leurs parents des objets les plus divers allant de la fourchette à la tablette de chocolat.

Après la guerre, beaucoup de ces "exclus" se sont engagés comme bûcheron dans les forêts pyrénéennes, d'un côté ou de l'autre de la frontière. En effet ces deux villages, essentiellement agricoles et pastoraux ne se sont pas développés. On comptait deux maréchaux ferrants au début du siècle et une menuiserie. Ils ne créaient pas suffisamment d'emplois.

Contrairement aux provinces voisines, la Navarre n'a pas connu de "boum" économique. En l'absence de matières premières, d'infrastructure souple (relief hostile à tout aménagement), et de capitaux, l'industrie n'a pas vu le jour.

Si physiquement cette vallée d'Ezcurra peut paraître encore plus sous-développée car loin des centres (il faut passer le col de Velate pour atteindre Pampelune), elle appartient pourtant à l'espace linguistique basque. Les gens

15. ALTADILL, Julio, op. cit., note 11, p. 200 et p. 320.

16. Copia de escritura de capitulaciones matrimoniales de Don Domingo Aizpurua y Doña Irene Ayoroa otorgado en Santesteban el 3 de septiembre de 1928 (casa Betenea-Aurtiz).

communiquent dans cette langue et n'ont jamais cessé de la pratiquer. Tout le monde la parle y compris le curé. Et même si l'"eusquera" a été frappé d'interdiction pendant et après la guerre, les gens se sont toujours exprimés dans leur langue maternelle. Elle fait leur identité et leur résistance.

On a pu souvent lire que la Navarre, dès le début de la guerre, s'était rangée du côté de Franco. Ce n'est pas aussi évident. On pencherait volontiers pour cette analyse de Philippe Oyhamburu¹⁷: "La répartition géographique est moins simple qu'on ne l'a souvent dit, car si la grosse force du Carlisme était concentrée en Navarre, il est maintenant connu que la Ribera (la zone proche de l'Ebre) navarraise était en majorité socialiste ou anarchiste, et quelles zones bascophones proches du pays basque-nord et du Guipúcoa étaient déjà gagnées en partie au Nationalisme basque.

Les chiffres vraisemblables de 6.000 fusillés, tant militants ouvriers qu'abertzales (patriotes), exécutés par les Carlistes, semblent démontrer que toute la province n'était pas aux côtés du soulèvement militaire. Et il suffit de se rappeler que le statut d'autonomie ne fut repoussé que par 123 municipalités navarraises contre 109 (...)"

Après maintes discussions, il semblerait que ces deux petits villages en apparence bien loin de ces troubles politiques, aient été le théâtre de violences et de dénonciations extérieures.

Le quartier d'Aurtiz a été particulièrement touché.

Le médecin (mari de Víctora Urroz Zubizarreta) fervent nationaliste basque, a été fusillé en septembre 1936. Il a été tué en dehors du village par des "étrangers" car aucun homme du lieu n'a voulu salir sa réputation. Les deux villages se sont retrouvés coude à coude, entraînés dans la même vague d'intolérance.

Autre séquelle de la guerre civile, le carnaval n'est pas célébré en 1937, 1938 et 1939. Ce n'est qu'en 1940 (d'après les témoignages) que l'on a recommencé timidement à l'organiser.

Il rompt avec la monotonie quotidienne. Il sort la communauté privilégiée. Il rompt avec la monotonie quotidienne. Il sort la communauté villageoise de son isolement: les acteurs du carnaval se rencontrent. Ils se visitent d'un village à l'autre. Ils dansent, ils boivent. Ils échangent quelques bons mots puis chacun repart chez soi. Entre temps on s'est salué, on a communiqué. Ce qui est un fait exceptionnel car même si les deux villages ne sont séparés que de deux kilomètres, il était rare de se voir et de se parler. Les gens de Zubieta descendaient quelquefois dans la vallée pour aller vendre leurs oeufs et le lait, les jours de foire (en mai et en novembre) à Santestebán. Mais ils ne s'arrêtaient pas. Ils ne faisaient que traverser Ituren. En période de carnaval les distances ne comptent plus, les deux villages se rapprochent. Ils participent au même moment à la fête qu'ils organisent de leur propre chef.

Les autres fêtes au contraire, les autres "temps forts" d'Ituren et Zubieta suivent à la lettre le calendrier religieux: Fête-Dieu à Ituren, pèlerinage au Mendaur (point culminant de la région 1.136 mètres), un dimanche de juin à Aurtiz, "San Antón" (le 17 janvier) à Zubieta.

17. OYHAMBURU, Philippe, *L'irréductible phénomène basque*, Paris, ed. Entente, 1980, pp. 52-53.

Ces fêtes, patronales pour la plupart, rassemblent le village, le quartier mais elles ne dépassent pas ce cadre géographique.

Le carnaval lui, tisse entre les deux communautés d'autres rapports: une cohabitation, certes passagère, mais voulue et sans doute attendue.

LE CARNAVAL D'ITUREN ET ZUBIETA JUSQU'EN 1936

Inséré dans l'environnement qui vient d'être décrit, entre 1900 et 1936, le carnaval a eu lieu sans discontinuité. La fête se déroulait toujours aux mêmes dates selon un certain rituel et en présence des seuls acteurs autorisés.

A. Le temps de la fête

Le carnaval suivait le calendrier religieux c'est à dire qu'il précédait le carême, période de quarante six jours d'abstinence et de privation, théoriquement compris entre le mardi gras et le jour de Pâques.

En réalité à Ituren comme à Zubieta on n'enterrait définitivement le carnaval que le mercredi des Cendres et très tard dans la nuit.

1. La semaine carnavalesque

La fête durait une semaine. Elle commençait le jeudi et se terminait sept jours plus tard. A la seule évocation du carnaval, les yeux de la maîtresse de maison de la ferme Betenea¹⁸ ont brillé de plaisir. Elle s'est mise à réciter une suite de mots qui rimaient entre eux:

"jueves gordo, viernes flaco, sábado regular, domingo, lunes y martes de "zanpantzart", miércoles de Ceniza", c'est à dire: jeudi-gras, vendredi maigre, samedi "normal", dimanche, lundi e mardi de "Saint Pansard", mercredi des Cendres.

Toute là semaine a défilé comme s'il s'agissait d'un refrain appris par coeur. Vïctora Urroz Zubizarreta¹⁹ l'a prononcé à son tour. La musicalité de cette phrase était toute aussi surprenante dans sa bouche: on dirait un message transmis d'une maison à l'autre, d'une génération à l'autre resté gravé dans le mémoire.

Derrière les mots, une réalité bien précise. Les jours de la chanson annoncent chacun un moment particulier. Comme si la vie allait crescendo pendant la fête pour retomber dans le banal, le quotidien. Sans rentrer dans le détail, on peut caractériser de la façon suivante la semaine carnavalesque: le jeudi gras et le dimanche sont des jours consacrés exclusivement à la quête. Dans l'après midi des collectes sont organisées de maison en maison. Le vendredi est maigre et le samedi il ne se passe rien. Le lundi et le mardi les festivités commencent. Tournées de quête le matin qui cèdent ensuite la place à la mascarade.

18. Entretien avec la femme de Sebastián, AYOROA, le 23.02.1984 (Aurtiz), ferme Betenea.

19. Entretien avec URROZ ZUBIZARRETA, Vïctora, le 7.04.1984.

L'habit de "Saint Pansard" fait son apparition à Ituren pour ne disparaître que le mardi soir, au moment où les "déguisés" de Zubieta se dévêtissent. Le mercredi on finit, comme il se doit, en beauté par un grand banquet!

2. Les "tournées de quête"

Avec les quêtes, on introduit une des notions essentielles de la fête à savoir le repas. Comme en ce début de siècle, l'argent ne circulait presque pas, pour se procurer un peu de nourriture, quelques "extras", on sollicitait l'aide généreuse de son quartier ou de son village. Ce qui était ramassé servait à faire ripaille pour tout le carnaval (à savoir le dimanche, le lundi et le mardi soir) excepté le mercredi. Le mercredi des Cendres, les participants au grand "gueuleton" final partageaient les frais mais simplement au niveau de leur quartier ou de leur village. Ils se cotisaient pour acheter un mouton, un agneau... qu'ils préparaient dans leurs auberges respectives (d'Ituren, d'Aurtiz et de Zubieta).

Les produits de ces collectes revenaient aux seuls acteurs de la fête. Mais ce n'était pas eux qui allaient et venaient d'une ferme à l'autre. Les enfants s'en chargeaient. Pour les remercier on leur offrait un goûter à la fin des festivités. Dès qu'ils approchaient d'une ferme, ils annonçaient leur passage au cri de "puskak! puskak!" (quêtes, quêtes).

La fermière se postait sur le pas de la porte et les accueillait gentiment, glissant dans leurs paniers quelques oeufs, un peu de lard ou de boudin selon ce qu'on avait; ce qui restait du dernier cochon (tué généralement pour la Saint Martin, le 11 novembre).

Ce "manège" se répétait jeudi et dimanche après midi, lundi et mardi matin.

Les enfants portaient leurs "puskak" à l'auberge, leur participation au carnaval s'arrêtant là.

B. La mascarade

Il y a deux types des mascarades: Les "Saint Pansard" d'Ituren et Aurtiz et les "déguisés" de Zubieta.

1. Les "Saint Pansard" d'Ituren et d'Aurtiz

— Qui est-ce "Saint Pansard" personnage central du carnaval? Azcue, célèbre linguiste basque, a écrit à propos du "Zanpantzar" (son appellation en "euskera")²⁰:

Le mot Zanpantzar s'utilise dans tous les dialectes basques, moins dans le bisacien mais on le trouve fréquemment en Navarre. Le mot Zanpantzar vient du Saint Pansard français, "San Panzudo" espagnol c'est à dire du terme panse.

En "Basse Navarre" (région de Saint Jean Pied de Port), on célèbre le culte du Saint Pansard par un mannequin grotesque qui personnifie le carna-

20. AZCUE, Resurrección, María de, *Diccionario Vasco-Español, Francés*, Bilbao, c/ l'auteur, 1905, Vol. 2 (M - Z), p. 411.

val et que l'on brûle ou jette à l'eau, le jour des Cendres, pour indiquer que le carnaval est fini.

Dans la province de Guipúzcoa (Orio) on fête Saint Pansard en chantant:

Gaur dala Maria Kale	qu'aujourd'hui c'est Maria Kale
Bihar dala Zanzantzar	(lundi de carnaval), que demain
Egin dezagun arte	c'est Zanzantzar jusqu'à ce que
Tripan larruak zart	la peau du ventre éclate."

Luis de Uranzu dont il a été question (voir supra) à propos de son article sur le "Carnaval d'Ituren" remarque dans un autre travail²¹ que "le Saint Pansard est le protagoniste d'une pastorale comique. C'est un bonhomme appartenant à la famille des Olentzero" (charbonnier, espèce d'ogre) qui personifie la gourmandise.

Celui d'Hendaye et d'autres endroits du Pays Basque français vient du Saint Pansard de Rabelais, un des protagonistes de: "la vie très horrible du grand Gargantua" dans lequel le cruel chanoine de Saint Maur des Fossés critique les insatiables appétits du roi François Ier (...)"

"Saint Pansard" symbolise donc le plaisir de bien manger au même titre que l'"olentzero" personnage joufflu et rondouillard représentant sous forme inanimé ou humaine la gloutonnerie.

On le promène généralement le soir du 24 décembre dans les rues des villages.

Satrústegui écrit à son sujet, s'inspirant de la description faite par le père Donostia²² à Goizueta en Navarre: "un homme déguisé trône sur une chaise portant sandales, guêtres, pantalons bleus (...) gros avec une pipe et une barbe (...)"

À Ituren, y compris dans le quartier d'Aurtiz, le personnage du "Saint Pansard" est bien vivant. Ce n'est pas une figure isolée mais un groupe de jeunes organisés, habillés d'une façon particulière, préparés de longue date à ce carnaval. Pas de place ici à l'improvisation.

a. Constitution du groupe

Le groupe de "Saint Pansard" est essentiellement formé de jeunes gens, des célibataires, "mutilzarrak" en basque. Lorsqu'ils se marient, ils quittent leurs habits de "Saint Pansard" et les vendent aux plus jeunes.

Pour pouvoir devenir "Saint Pansard", il faut franchir diverses étapes. L'apprentissage se fait de bonne heure, dès l'âge de cinq ans. Deux qualités sont requises: être à la fois capable de *supporter* une tenue très lourde nécessitant de gros efforts physiques et *d'avoir l'oreille* permettant de prendre le "pas" de tout bon "Saint Pansard".

Cette double exigence n'est pas innée mais le plus souvent, elle se transmet et se prépare. En effet la première sortie du "Saint Pansard" — enfant à lieu la veille de l'Épiphanie.

21. URANZU, Luis de, *Lo que el río vio*, 1964 (livre ou article de journal non identifié-ne possédant qu'une photocopie).

22. SATRUSTEGUI, José María, op. cit., p. 46.

Aussitôt que les petits garçons savent se tenir sur leurs jambes, les aînés leur montrent l'exemple en exécutant, pour carnaval, la marche rythmique au son de grosses cloches fixées dans leur dos.

Le 5 janvier dans l'après midi c'est à eux de faire leurs preuves. On leur attache selon leur corpulence, une ou deux petites cloches, au niveau des reins (version de María Elena de Arizmendi Amiel²³). D'après le témoignage de Fideliciano Alamburu d'Aurtiz (voir infra), elles sont fixées sur une peau de brebis. Ainsi vêtus, ils parcourent le quartier. Pour les encourager, les femmes leur offrent des pommes et des noix. Le mouvement de leur corps doit être souple.

Ils avancent par rang de deux ou en file indienne, jamais en désordre. Tout en faisant tinter les petites cloches à l'unisson, ils marquent le pas.

Si l'un des garçonnetts ne respecte pas le rythme, on l'écarte du groupe sans ménagement et sa carrière de "Saint Pansard" s'arrête là. Cette date revêt donc une importance capitale. S'il est jugé apte, le jeune garçon doit cependant attendre l'âge fatidique de quinze ans pour être admis dans le groupe, le "club des pros".

Cela signifie donc que désormais il pourra s'habiller en "Saint Pansard" et participer (moyennant finance) aux repas et au banquet final.

Ce "club" obéit à des règles. A sa tête se trouve le chef chargé de les sélectionner et de les aider à s'habiller: "el maestro aparejador" l'habilleur.

Jusqu'en 1936 les jeunes gens d'Ituren et d'Aurtiz se produisaient avec le même chef le lundi et le mardi.

L'actuel chef du groupe d'Aurtiz, Fideliciano Alamburu²⁴ affirme que c'est seulement depuis le début des années 60 que l'on en compte deux. Cette charge note-t-il revenait toujours à un ancien "Saint Pansard" du quartier d'Aurtiz. Polémique, il ajoute qu'ils étaient les seuls à savoir porter correctement la tenue et à mettre en valeur l'aspect rythmique!

Au moment où ils paraissent en public, le chef les rappelle à l'ordre. Pour le reste ils n'ont pas besoin d'entraînement; vivant au grand air, les muscles travaillent toute l'année. Toutefois ils ont la possibilité de se préparer physiquement la nuit de l'Épiphanie. Sur les traces encore fraîches des enfants, ils effectuent une "marche nocturne" beaucoup moins solennelle que pour le carnaval.

Les mariés ex "Saint Pansard" les accompagnent ainsi que d'anciens habitants du village.

José María Iribarren relate à propos de cette "sortie": "A Ituren, les garçons célèbrent cette nuit là en tintinnabulant. Ils entourent leur ceinture d'une peau d'agneau sur laquelle ils attachent une clochette, la plus grande possible, qu'ils font danser, ils parcourent les quartiers du village en sautant, en courant et en faisant un raffut de tous les diables"²⁵.

23. ARIZMENDI AMIEL, María Elena de, *El carnaval de Ituren (Navarra)*. Institución "Fernando el Católico" Zaragoza, 1969, p. 270.

24. Entretien avec ALAMBURU Fideliciano (le chef du groupe d'Aurtiz) le 8.04.1984.

25. IRIBARREN, José María, *De Pascuas a Ramos*, Pamplona, ed. Gómez, 1946. pp. 117-118.

b. La tenue du "Saint Pansard"

Le lundi matin, de bonne heure, les jeunes gens commencent à s'habiller. Ils se retirent dans leurs "appartements", réservés à cet effet, c'est à dire leurs auberges respectives (d'Ituren ou d'Aurtiz). Le chef du groupe vient les aider. Ce jour là il ne chôme pas, il court d'un quartier à l'autre pour que les garçons soient prêts le plus vite possible. Son concours est indispensable surtout lorsqu'il s'agit de fixer les cloches.

Tout ce que le "Saint Pansard" porte, est fabriqué sur place, l'économie de marché ne fonctionne pas encore. Il chausse d'abord des espadrilles à lacets noirs, en cuir et de couleur chair. A l'intérieur il y glisse de grosses chaussettes de laine tricotées par les femmes. Il rentre le pantalon blanc dans les chaussettes. Ce pantalon est en lin — plante que l'on cultivait dans la vallée surtout pour les fibres textiles de sa tige (information donnée par José Tellechea Jorajuria).²⁶ Sur le pantalon il enfle un jupon de femme dont l'aspect exact est difficile à préciser, les témoignages ne concordant pas.

Fideliciano Alamburu dit que le lundi les "Saint Pansard" portaient un jupon blanc.²⁷ María Elena de Arizmendi Amiel²⁸ précise que ce jupon est brodé. Mais ne s'agit-il pas d'un anachronisme, sa description générale correspond trop à celle du "Saint Pansard" actuel. Le mardi ce jupon est orange. La reproduction du "Saint Pansard" en cire au Musée San Telmo de Saint Sébastien confirme les dire de Fideliciano Alamburu. Mais il semble que ce jupon ait pu être d'un autre coloris. Pour Sebastián Ayoroa de la ferme Betenea à Aurtiz²⁹ les garçons se servaient d'un morceau de cape de curé (donc noir?) pour fabriquer leur jupon.

Par dessus le jupon le "Saint Pansard" met une première peau de brebis dont le poil doit être long (donc d'hiver) pour amortir le frottement de la corde.

L'"habilleur" utilise cette corde pour fixer les deux sonnailles. Les deux cloches, "pulumpak" en basque, sont d'abord attachées sur la peau de brebis puis grâce à un noeud coulant ajustées autour de la ceinture du jeune homme.

Trois tours de corde sont nécessaires pour éviter que les sonnailles bougent, le gênent et l'empêchent de produire le son recherché. Elles ne se mesurent pas en kilogramme mais en litre. A cette époque là, elles avaient une contenance de six litres.

La deuxième peau de brebis descend sur les épaules et couvre la poitrine.

A la hauteur des omoplates, deux petites cloches sans battant sont accrochés. Sous cette peau de brebis il met une chemise blanche en lin dont les manches sont retournées. Il noue un foulard en soie, multicolore, autour du cou. Un chapeau en forme conique (espèce de pinacle) appelé "ttuntturro" en basque, complète le déguisement. Le "ttuntturro" mesure à peu près soixante centimètres. Il est recouvert de papier peint (morceau de tapisserie),

26. Entretien avec TELLECHEA JORAJURIA, José, le 2.01.1984. (Saint Sébastien).

27. Voir note n.º 24 (entretien).

28. ARIZMENDI AMIEL, María Elena de, op. cit. p. 275.

29. Voir note n.º 18 (entretien).



Photo n.º 1. "Saint Pansard" d'ITUREN.

bordé de dentelle et terminé par un faisceau de plumes de coq. De ce sommet, pendent des rubans en soie de toutes les couleurs et différents d'un "Saint Pansard" à l'autre.

Le chapeau est attaché au menton par un ruban.

María Elena de Arizmendi Amiel ³⁰ a écrit, que ces rubans étaient prêtés et qu'ils avaient servi pour d'autres cérémonies, en particulier pour fermer la robe de baptême d'un nouveau né.

Pour V́ictora Urroz Zubizarreta ³¹ la forme de ce chapeau lui rappelle le fuseau qu'utilisait sa mère pour tisser.

30. ID; *ibid*, note 28, p. 275.

31. Voir note n.º 19 (entretien).

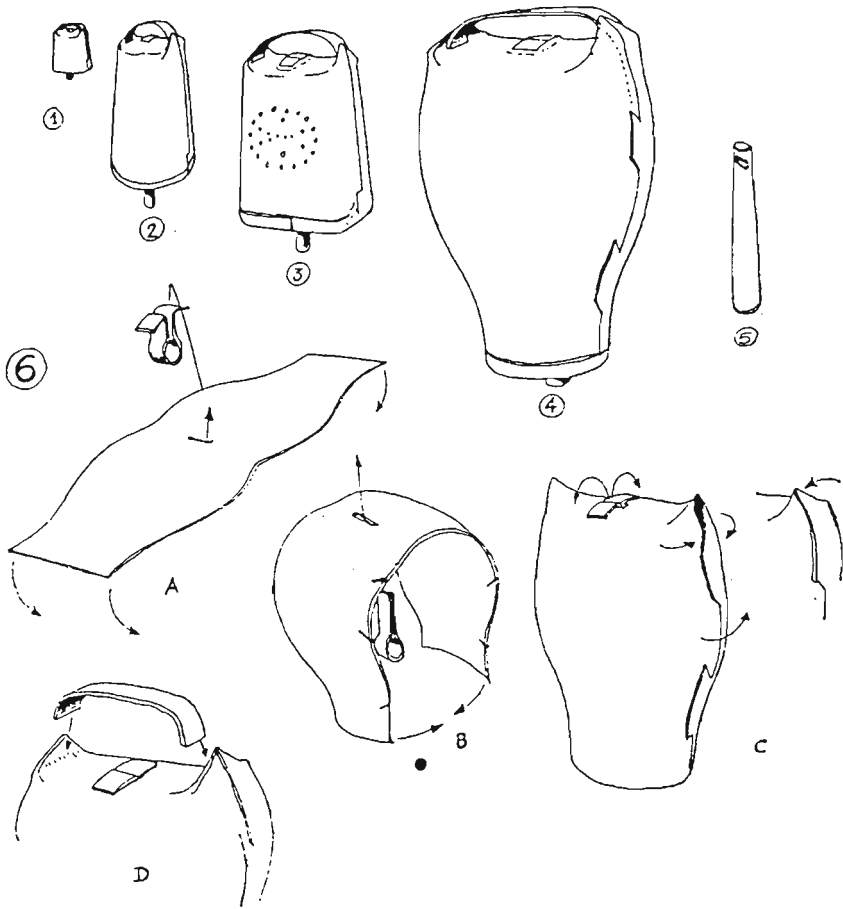


Figure n.º 1 source: M. E. de Arizmendi Amiel, *El Carnaval de Ituren*, 1969.

1. "Txilintxa".
2. "Dulunda".
3. "Kalanka".
4. "Pulumpa" (sonnaille des "Saint Pansard").
5. Battant de "pulumpa".
6. Forme du morceau de métal qui fixe le battant.
- A. Morceau de métal découpé pour faire la "pulumpa".
- B. Manière d'introduire le support du battant.
- C. Coupes montées et angles des côtés.
- D. Emplacement de l'anse.

Elle se souvient aussi qu'au début du siècle les "Saint Pansard" se couvraient la tête d'un morceau de tulle noir (enfoncé sous le chapeau) qui leur tombait sur le visage comme une mantille. Ce morceau de tulle se nouait sur la nuque. Ici aussi, il y a plusieurs interprétations.

Celle de Víctora semble la plus fidèle puisqu'elle en a été témoin et qu'elle en conserve un petit morceau.

María Elena de Arizmendi Amiel et Mikel Lizarza ³² parlent quant à eux d'un tissu noir ("trapo" ou "pañño" noir) mais ce bandeau ne risquait-il pas de les aveugler? Le tulle au contraire très fin et transparent ne les gêne pas dans leur déplacement.

Voilà notre "Saint Pansard" fin prêt, il ne lui manque plus qu'un seul élément, le fouet, "isopua" en basque.

Il le tient dans sa main droite. Il s'agit plus exactement d'un manche en bois recouvert de cuir clouté au bout duquel jaillit une magnifique crinière de cheval. Il fait étrangement penser à un goupillon dont on se sert à l'église pour asperger d'eau bénite les fidèles.

Le chef du groupe s'habillait comme eux, excepté un détail: il portait en bandoulière un cor dont le son servait à corriger leur pas et à annoncer leur arrivée. Les "Saint Pansard" portaient tous la même tenue et ce n'est qu'après la guerre civile qu'elle va évoluer.

Dernier élément essentiel du costume, les cloches, fabriquées elles aussi sur place.

Marcelino San Miguel, le dernier forgeron de Zubieta, de quatre vingt trois ans ³³ vit à Santestebán depuis 1980. Jusqu'à cette date il travaillait et résidait dans son village natal où il avait hérité de son père (Miguel San Miguel forgeron jusqu'en 1955) d'une forge et de l'amour de son métier.

Les premières indications données par Marcelino San Miguel concernent le nom des sonnailles. Il varie en fonction de leur forme et de leur volume (cf. croquis infra: figure n.º 1).

On distingue: "les plus grandes les plus bombées —'pulumpak'" (utilisées par les "Saint Pansard" d'Ituren et d'Aurtiz), les aplaties "Kalankak", les cylindriques "dulundak" et les petites plates que l'on attache au cou des brebis "txilintxak".

Fabrication des sonnailles "pulumpak": —véritable jeu de patience— on dessine la silhouette de la future sonnaille sur une plaque en fer. On découpe ensuite à l'aide de ciseaux spéciaux et on commence à modeler à la main, à froid sur l'enclume puis à coup de marteaux.

On l'enveloppe dans un bloc d'argile et on l'enduit de laiton "(alliage de cuivre et de zinc)". On la roule à nouveau dans l'argile puis on la fait fondre dans le four. Après la fonte, on lui façonne un son à coup de marteau. Chaque cloche selon son épaisseur aura un son différent (...).

Voilà en gros le procédé de fabrication.

2. *Les déguisés de Zubieta*

Tandis que les "Saint Pansard" s'apprêtent, soignant particulièrement leur toilette, les hommes de Zubieta, tous âges confondus (à l'exception des enfants) préparent carnaval à leur façon.

32. LIZARZA, Mikel, *Fiestas de invierno en Navarra (Ituren, Zubieta)*, "Cuadernos de Etnología y Etnografía de Navarra", Pamplona, Institución Príncipe de Viana, 1974, n.º 16, p. 44.

33. Entretien avec SAN MIGUEL, Marcelino (le dernier forgeron de Zubieta) le 22.02.1984 (Santesteban).

Après la collecte du lundi matin, affublés des habits les plus excentriques (bout de chiffons, sac à charbon) ils se dispersent dans le village en se pourchassant à coup de balai ou de râteau.

Tomás Indacoechea³⁴ se souvient qu'en 1922, alors âgé de neuf ans, il avait été frappé par un groupe de déguisés. Certains portaient sur leur bleu de travail des peaux de brebis mais tous dissimulaient leur visage derrière des rubans ou des sacs de pommes de terre. Ils se balançaient des seaux copieusement remplis de suie. À la vue de ce désordre le maire de l'époque, le "Señor Vela", qui pour la petite histoire demeurait dans la plus belle maison du village: le "palais" (construit en 1701 et aujourd'hui hélas en piteux état), s'est mis en colère et a insisté pour que l'on interdise à l'avenir cette pratique.

Le lendemain la réponse du village n'a pas tardé. Le même groupe a recommencé et a augmenté ses performances. Ils se sont jetés jusqu'à onze sacs de suie. La place principale était toute noire au grand mécontentement du maire.

Ce jour là les garçons "masqués" avaient transgressé les lois, les interdits. Ils avaient bafoué l'autorité. Le visage caché, personne ne pouvait les reconnaître ni les dénoncer.

Tomás Indacoechea se rappelle avoir vu cette année là un char. Était-ce celui du charbonnier, "olentzero" dont croit se souvenir le grand père de 80 ans de la ferme "Pentakoa"?

Les témoignages restent flous, impossible de trouver des photos d'époque qui attesteraient de l'authenticité de ces propos.

Le soir venu, les jeunes gens, les hommes mûrs se retrouvent à l'auberge pour savourer tout autant leurs exploits que les produits de leurs "tournées de quête".

Le mardi, les "Saint Pansard" les visitent et ils les accueillent avec des bols de soupe.

Jusqu'en 1936, les déguisés de Zubieta ne sortaient pas. Leur bataille devenait plus folle le mardi et atteignait un sommet à l'arrivée des "Saint Pansard" d'Ituren et d'Aurtiz. Ceux-ci, par la danse, répondaient à cette exaltation désordonnée.

3. *Le Parcours*

Dès que le "Saint Pansard" est prêt, il sort, bientôt suivi de ses camarades. Par groupe de deux ou de quatre, ils tournent et retournent dans le village ainsi que dans le quartier d'Aurtiz. Puis ils se rejoignent tous à Ituren.

Dispersés au début, ils se rangent maintenant en deux colonnes, en tête le chef. Il lance un "ouah" et tous les "Saint Pansard" imitent son pas. La mélodie musicale écrit Francisco Arrarás Soto³⁵: "est de rythme binaire. En même temps qu'ils frappent le sol, ils font un mouvement des reins qui leur permet de faire sonner les cloches: tririlón - tririlón - tririlón (...)". Le bruit des

34. Entretien avec INDACOECHEA, Tomás, le 22.02.1984 (Zubieta).

35. ARRARÁS SOTO, FRANCISCO, *Danzas de Navarra*, "Cuadernos de Etnología y Etnografía de Navarra", Pamplona, 1971, n.º 8, pp. 178-179.

sonnailles heurte les tympans dès leur arrivée dans le village et s'amplifie lorsqu'ils entrent dans les rues étroites d'Ituren.

Les "Saint Pansard" au nombre de vingt, de trente suivant les années, visitent ce lundi matin, le hameau de Lasaga. Le chef souffle dans son cor pour signaler leur venue.

Les femmes accourent et les encouragent. Puis ils se dirigent vers Aurtiz. Les jeunes filles leur offrent alors de parts de "piper - opillak", "douceur" de carnaval, à base de jaune d'oeuf, de farine, de sucre et de canelle, à laquelle on peut ajouter quelques gouttes d'anis (recette fournie par des voisines de la maison Irigoyena.³⁶

Pendant leur "marche", physiquement éprouvante, les "Saint Pansard" ne tiennent pas à charger inutilement leur estomac, serrés comme ils sont! Ils se réservent pour plus tard. A chaque passage dans l'une des auberges ils boivent un peu de bouillon de poule et avalent quelques morceaux de poulets.

Leur fouet qu'ils agitent leur sert à se frayer un chemin entre les femmes, les vieux et surtout les enfants qui tentent de les approcher. Ils les écartent violemment ne voulant pas qu'ils s'aperçoivent de leur "manège". En effet, les "Saint Pansard" profitent de leurs allées et venues pour glisser des yeux doux aux belles. La plupart du temps, les jeunes filles y répondent et se hasardent même à les regarder de la tête au pied (témoignage de José Tellechea Jorajuría).³⁷

Leur "marche" rythmée pouvait durer deux ou trois heures, ils la prolongeaient parfois au delà.

Fideliciano Alamburu ³⁸ rapporte qu'une année (date non précisée) ils ont décidé d'aller jusqu'à Santestebán. Mais comme ils devaient traverser le village d'Elgorriaga, le chef de groupe s'est avancé le premier, pour demander la permission au maire afin de ne pas déranger d'éventuelles personnes malades:

— "Nola nai duzu Elgorriagatik igarotzea, ixilik ala zintzarri yoka? (Comment voulez vous que nous traversions le village, en silence, ou en faisant tinter nos sonnailles?).

— Yoka, yoka (avec les cloches, avec les cloches).

María Elena de Arizmendi Amiel ³⁹ pense que ce déplacement est devenu une habitude dès les années 20, puis il se serait répété jusqu'en 1940-45 (sans doute a-t-elle voulu dire jusqu'en 1936?).

Fideliciano Alamburu ne partage pas la même opinion. Pour lui le carnaval des "anciens" ne répondait à aucune logique. Les "Saint Pansard" pouvaient très bien décider d'aller un lundi à Santestebán comme de rester à Ituren. Toujours est-il que le mardi ils avaient coutûme de se produire à Zubieta.

36. Entretien avec les voisines de la maison Irigoyena le 22.02.1984 (Aurtiz).

37. Voir note n.º 26 (entretien).

38. Voir note n.º 24 (entretien).

39. A IZMENDI AMIEL, María Elena de, op. Cit., p. 276.

Ils empruntaient des chemins à travers les bois ou les collines, la route n'existant pas au début du siècle. Avant de traverser le pont de Zubieta, le chef demandait la permission aux autorités.

La plupart des "Saint Pansard" ne se deshabillaient pas le lundi et le mardi. Ils ne quittaient leur tenue que le mercredi. Ils s'asseyaient à califourchon pour manger et dormaient sur le ventre, ce qui ne devait pas être très pratique.

c. Les repas du carnaval

Les "Saint Pansard" ou les "déguisés" de Zubieta désignaient dans leur quartier ou dans leur village respectif deux majordomes, "gultzaris" en basque, chargés de faire la cuisine.

Cette élection avait lieu le jour de l'Épiphanie (6 janvier) à Ituren et à Aurtiz.

Ayant besoin d'un local, l'auberge était réquisitionnée à cet effet, comme pour la séance d'habillage. Les deux majordomes recevaient le matin les collectes que leur apportaient les enfants. Ils organisaient les repas ce qui impliquait une présence constante et donc le renoncement aux plaisirs de la fête. Ils achetaient ce qui manquait et en particulier la nourriture nécessaire pour le dernier repas. Ils vacquaient à leurs occupations tout le jour et une bonne partie de la nuit, servant à table et faisant la vaisselle. Ils demandaient parfois conseil à l'aubergiste pour assaisonner les plats dont le rôle se limitait là.

Le dimanche soir, ils servaient des omelettes accompagnées de saucisses ("Txistorra" en basque), de lard... et généralement arrosées de vin du pays. Le lundi et le mardi soir, les mêmes plats se répétaient accomodés en fonction de la générosité des habitants.

Les "Saint Pansard" d'Ituren et d'Aurtiz s'attablaient leurs grosses cloches dans le dos. Le bruit qu'elles faisaient résonnait dans la nuit surtout lorsqu'ils ajoutaient le cri strident des basques, l'"irrintzi" ou qu'ils poussaient une "jota" navarraise.

Plus la soirée avançait et plus l'ambiance s'échauffait mais elle n'atteignait son paroxysme que le mercredi.

On buvait beaucoup de vin et aussi du "patxarán" (alcool de baies sauvages que les femmes ramassent à la fin de l'été dans les montagnes environnantes).

A Zubieta, les repas du lundi et du mardi soir se déroulaient dans la même ambiance. Les "déguisés" étaient tenus de boire, condition sine qua non pour s'intégrer dans le groupe. Les hommes mûrs jugeaient de cette façon la qualité des recrues de l'année. S'ils supportaient l'alcool et ne roulaient pas sous la table, ils étaient aussitôt admis dans leur club à condition bien sûr, qu'ils acceptent de payer le moment venu les frais occasionnés par la fête (dont le banquet de clôture).

Le mercredi des Cendres, les "Saint Pansard" et les "déguisés" se débarrassent de leur tenue. Ils enterrent le carnaval dans l'allégresse et l'ivresse. Les majordomes s'affairent toute la journée, la cuisine se doit d'être plus riche et plus soignée.

A titre d'exemple, voici la composition d'un dîner à Aurtiz, au début du siècle (recueilli auprès des femmes de la ferme Irigoyena).⁴⁰

- On commençait d'abord par un bouillon. Ce *bouillon* se préparait avec une tête de brebis, des morceaux de pain et du safran.

- Ensuite venaient *les plats principaux*:

— *Le "Txuri-beltz"* (le blanc et le noir).

Le "txuri" est une espèce de farce à base d'oeufs, d'oignons, de persil, d'intestins de brebis et de poireaux hachés.

Le "beltz" est constitué de sang de brebis.

On mélange txuri et beltz puis on verse de la sauce tomate et on fait mijoter le tout, pendant plusieurs heures.

— *Le poulet grillé*

Et enfin *le dessert*, seul plat confectionné par les femmes, qui les portaient aux majordomes.

Il y avait deux sortes de gâteaux:

Les "*piper-opillak*" (voir supra).

Le *gâteau au noix*.

Les ingrédients suivants entrent dans son élaboration: 1 kilo de noix, 1 kilo de sucre, 2 blancs d'oeufs, 2 verres d'eau. On écrase les noix, puis on les met dans un plat en terre avec les autres ingrédients. On laisse cuire une demi-heure. Le mélange doit durcir puis laisser refroidir.

La réussite de ce banquet se mesurait à son caractère exceptionnel en contraste avec le reste de l'année.

La lourdeur et la profusion des mets balayaient une année de misère.

A Ituren et à Zubieta on préférait sacrifier un agneau ou un veau, a tout autre plat requérant une préparation plus compliquée.

Le mercredi les deux auberges d'Ituren accueillait les anciens "Saint Pansard". Ils venaient partager le dernier repas de carnaval. Les vieux comme les jeunes redoublaient d'énergie et de dynamisme. Au son du "txistu" (flûte basque en bois à cette époque là) ou de l'accordéon, ils dansaient le "Zortziko" (pour information cf. infra). La fête battait son plein jusqu'à l'aube.

Le dimanche suivant "les déguisés" de Zubieta ou les "Saint Pansard" d'Ituren se retrouvaient pour faire les comptes!

D. Les acteurs de la fête et les autres

Quelle que soit la communauté villageoise à laquelle on appartient au moment du carnaval, tout le monde ne se retrouve pas sur la même pied d'égalité.

Au sommet les hommes dirigent. Ils sont participants actifs ou privilégiés. Il faut cependant nuancer. A Ituren et à Aurtiz, il ne s'agit que des célibataires promu au grade de "Saint Pansard". Dans l'autre village, l'éventail des âges est plus large (il va des jeunes hommes aux vieux).

40. Voir note n.° 36 (entretien).

A cette catégorie viennent se greffer des “intermédiaires” utiles pour le bon déroulement du carnaval.

Les enfants sont particulièrement appréciés pour les tournées de quête.

Les anciens “Saint Pansard” joyeux lurons d’un soir se joignent à la table des plus jeunes, le mercredi. Ils s’associent aux plaisirs de la fête en buvant, chantant et dansant. Le reste du temps, ils s’effacent tout comme les femmes et les mères.

Ces dernières, témoins privilégiés des exploits de leurs fils, encouragent leurs “marches” interminables ou assistent impuissantes à leurs extravagances (les maris étant souvent à Zubieta, de la partie). La plupart d’entre elles, restaient à la maison et régentaient la ferme surtout en l’absence du mari.

Les jeunes filles toujours accompagnées, contemplant passivement les “Saint Pansard”. Pas question pour elles de se déguiser, de singer les hommes ou leur sexe.

Le curé, garant de l’ordre moral, surveille et avertit les familles si elles outrepassent leurs devoirs. Il s’oppose fermement à ce qu’elles se travestissent. Jusqu’en 1960, il n’y aura pas une seule fille qui s’égarrera dans le chemin de la folie carnavalesque.

Le rôle des autorités est plus contrasté. On a vu qu’à Zubieta le maire of-fusqué par le mauvais goût des jeux, avait voulu les interdire. Il n’y a pas réussi. Pendant quelques jours, il ne fait plus la loi. Les “Saint Pansard” demandent la permission aux édiles locaux pour pénétrer dans un village. Elle leur est toujours accordée. Aucune hostilité n’existe envers eux. Les événements politiques ne modifieront que temporairement ce climat de bon voisinage.

Pendant et au lendemain de la guerre, les déplacements des “Saint Pansard” cesseront. Les maires d’Ituren et de Zubieta ne s’opposeront jamais à l’organisation des carnivals. Mais par peur des représailles, des dénonciations extérieures, aucune demande ne leur sera faite.

Les “Saint Pansard” préféreront attendre des jours meilleurs et comme dirait Vïctora Urroz Zubizarreta: “le coeur n’y était pas”. Son mari et bien d’autres avaient été fusillés. Malgré tout, Zubieta et Ituren survivaient et les gens continuaient à ne s’exprimer qu’en basque.

Au lendemain de la guerre civile, le carnaval était interdit sur tout le territoire espagnol. Pour le réorganiser il fallait tromper la censure, s’adapter à la nouvelle situation en trouvant des arrangements.

C’est ce qui allait être fait à Ituren et à Zubieta.

LE CARNAVAL AU LENDEMAIN DE LA GUERRE CIVILE: BILAN D’UNE EVOLUTION

Lorsque le carnaval renaît en 1940, ce n’est plus tout à fait le même. L’interdiction des carnivals et la volonté de maintenir la fête ont provoqué toute une série de changements dans son contenu. On assiste petit à petit à une interpénétration entre deux carnivals (Ituren et Zubieta) jusqu’ici différents.

A. Effets introduits par le changement de date du carnaval

1. *Pourquoi la date a-t-elle changé?*

Jusqu'en 1936 la question de la date ne se posait pas puisque le carnaval était célébré en fonction du calendrier religieux. Dès l'adoption du décret d'interdiction des carnavals par le pouvoir franquiste à Ituren comme à Zubieta, on s'est soumis mais on a essayé de s'adapter. La fête n'a pas pour autant disparu.

Les participants décidés à continuer la tradition malgré le climat peu favorable, se sont concertés d'un village à l'autre pour la fixer à une autre date et la préparer.

Très souvent ils se réunissaient le 17 Janvier pour la "San Antón", fête patronale de Zubieta (cf. Julio Caro Baroja et Mikel Lizarza).⁴¹ Au terme de leurs discussions ils choisissaient une période comprise entre le jour de l'Épiphanie et le dimanche de quinquagésime (dimanche précédent le premier dimanche de carême).

Afin de lever toute ambiguïté on l'annonçait sous le nom de "Fêtes de Printemps" (dixit Víctora Urroz Zubizarreta) ou "Fêtes d'Hiver" (Mikel Lizarza).⁴²

Elle durait quatre jours d'intensité inégale: le dimanche réservé aux tournées de quête, le lundi et le mardi pour l'exhibition publique et le mercredi pour le traditionnel repas de clôture, très modeste en début de période du fait de la pénurie alimentaire. Les maires de chaque village n'ont jamais opposé leur véto. Ils ont accepté toutes les propositions à condition que les participants ne sortent pas de l'enceinte des deux localités.

2. *Le parcours modifié*

Un certain nombre de choses ont changé.

Le lundi, les "Saint Pansard" restent maintenant sur place (donc à Ituren). Par contre ce jour là ils reçoivent leurs voisins de Zubieta qu'ils accueillent le matin, en pleine campagne, après avoir circulé d'un quartier à l'autre. Ensemble ils traversent le hameau de Lasaga et continuent jusqu'à la place principale du village.

Le mardi, les "Saint Pansard" visitent leurs camarades de Zubieta comme à l'accoutumée. Mais ce déplacement correspond à une autre logique. Leur démarche se fonde sur un échange. La venue des "Saint Pansard" d'Ituren à Zubieta le mardi répond à celle faite par leurs amis de Zubieta à Ituren. En même temps, elle tisse des rapports plus étroits entre les deux villages. Une coexistence pacifique se noue accompagnée d'une appropriation réciproque de la fête.

41. LIZARZA, Mikel, op. cit., p. 43.

42. ID., *ibid.*, p. 43.

B. Le “Saint Pansard” au coeur de la fête

Les garçons de Zubieta adoptent et adaptent progressivement la tenue de “Saint Pansard”, tout comme les anciens “Saint Pansard” d’Ituren, les déguisements. Le cercle des participants s’agrandit et entraîne forcément des bouleversements dans le déroulement de la fête.

1. *Evolution descriptive du personnage*

Dès que le groupe des “déguisés” (de Zubieta) a décidé de rencontrer le lundi les “Saint Pansard” d’Ituren, le cortège carnavalesque de Zubieta n’a plus gardé son homogénéité. A côté de ceux qui se travestissaient est venu s’ajouter un autre groupe peu nombreux au début. Il était formé de jeunes bizarrement accoutrés.

Ils portaient à hauteur de ceinture, couvrant le bas de la chemise et le haut du bleu de travail, une peau de brebis soigneusement ajustée pour supporter deux grosses sonnailles. Pas de jupon, ni d’espadrille, aucun appareil. Ils préservaient leur anonymat en cachant leurs visages, selon le témoignage du grand père de la ferme *Pentakoa* à Zubieta.⁴³ Les cloches tombaient sur leurs fesses et comme ils allaient à Ituren en courant, elles rebondissaient et tintaient.

Cette tenue n’a duré qu’un temps. Entre 1940 et 1960 la mascarade a changé.

La maîtresse de maison de la ferme *Dominxenea* le résume de la façon suivante: “à Zubieta, les hommes portaient dans ma jeunesse”, (elle a une trentaine d’années) “une peau de brebis et ceux qui ne couvraient pas leur visages des bérets. Très vite, ils ont adopté un habit qui ressemblait à celui du “Saint Pansard”, d’Ituren. Ils ont doublé les peaux de brebis, de manière à ce qu’elles épousent parfaitement la forme du corps et affinent le son des cloches. Bientôt le “*ttuntturro*” (“le chapeau en forme conique”) a remplacé le béret”.⁴⁴

En 1960, les journaux parlent des “Saint Pansard” d’Ituren et de Zubieta. Ils les associent au répertoire carnavalesque mais les identifient plutôt sous le nom de “*ttuntturro*”.

C’est autour de cette date que se dessine la forme actuelle de ces nouveaux personnages, les “Saint Pansard” de Zubieta.

Pour les décrire, il est préférable de les comparer aux costumes de “Saint Pansard” d’Ituren et d’Aurtiz, bien que ceux-ci aient aussi évolué. En effet jusqu’en 1936, on ne notait aucun apport nouveau. Le village vivait en vase clos. Après la guerre, la vie change. Les hommes partent travailler à l’extérieur. Ils s’engagent comme bûcherons dans les forêts d’Iraty (Pyrénées françaises) et touchent un salaire. Cet argent permet d’acheter divers éléments du costume jusque là élaborés sur place.

Ce qui donne un aspect hétéroclite à la tenue revue et corrigée du “Saint Pansard”.

43. Entretien avec le grand-père de la ferme *Pentakoa*, le 5.04.1984 (Zubieta).

44. Entretien avec la maîtresse de maison de la ferme *Dominxenea*, le 21.01.1984 (Zubieta).



Photo n.º 2. "Saint Pansard" d'ITUREN.



Photo n.º 3. Détails de "Saint Pansard" de ZUBIETA.

Ils ne chaussent plus d'espadrilles en cuir mais en caoutchouc de couleur bleue foncée. Ils ont troqué leur pantalon blanc en lin pour un autre de couleur bleue en coton. Ils continuent à porter des jupons. Mais ces derniers sont beaucoup plus fins, enrichis de broderies, de passe-lacets, dans lesquels courent des rubans roses et bleus clairs. Et tout en bas, ils sont décorés d'une dentelle de quinze centimètres de large.

Les deux peaux de brebis couvrant le haut du corps du "Saint Pansard" d'Ituren constituent toujours l'élément essentiel et caractéristique de cette tenue. Les deux grosses sonnailles ont cependant doublé de volume, puisqu'elles atteignent dix ou onze litres.

A Zubieta, le "Saint Pansard" est en chemise (blanche) mais porte deux peaux de brebis sur le ventre afin de maintenir dans son dos, deux grosses cloches en position presque horizontale.

Ces sonnailles posent un véritable problème au forgeron de Zubieta, Marcelino San Miguel (voir supra) car il n'arrive plus à fournir les deux villages et en 1961, Luis de Uranzu ⁴⁵ écrit: " le groupe de Zubieta pour renouveler son stock a du recourir cette année à une spécialiste qui réside à quelques kilomètres de Lourdes et qui touche à raison de mille pesètes par pièce (...)". Ce spécialiste habite à Nay (entre Lourdes et Pau) et il est actuellement le seul à en fabriquer.

Tous les autres éléments le fouet, le "ttuntturro" chapeau en forme conique sont identiques à quelques exceptions près. Ce chapeau est plus long à Ituren (55 centimètres) qu'à Zubieta (50 centimètres) et selon l'information de la maîtresse de maison de la ferme Dominxenea ils sont tous montés à Aurtiz.

Les jeunes gens cherchent à compenser ce petit handicap de 5 cm. en rivalisant d'élégance et de valeur avec leurs voisins. Ils se pavanent et montrent complaisamment la diversité de leurs plumes (de coq mais aussi de vautour, de paon...) pour signaler leurs exploits de chasseur!

Le "ttuntturro" élément pittoresque de la tenue, facilement repérable d'un village à l'autre, remplace très souvent le terme générique de "Saint Pansard". Il est choisi par certains auteurs dont Luis de Uranzu et Luis Pedro Peña Santiago (cf. infra) pour désigner le personnage principal de la fête. Ce déplacement lexical traduit une évolution du personnage réduit à son aspect le plus décoratif.

Ayant emprunté et ajusté à leur manière la tenue de "Saint Pansard", les garçons de Zubieta, comme leur modèle, se sont constitués en groupe sans pour autant rejeter ceux qui préféraient garder le travestissement habituel. De même à l'exemple d'Ituren, un chef est chargé de conduire le groupe.

2. *Le chef du groupe (évolution)*

Au début des années 60, un fait sans précédent bouscule l'organisation jusque là sans faille, du groupe d'Ituren.

Fideliciano Alamburu d'Aurtiz succède à José Cianda, maître-habilleur et chef unique des deux quartiers. Très vite une dispute éclate entre les jeu-

45. URANZU, Luis de, *El carnaval de Ituren*, La Voz de España, 12.02.1961.



Photo n.º 4. "Tuniturro" de ZUBIETA.



Photo n.º 5. *Le chef de groupe parmi les siens.*

nes gens d'Aurtiz et d'Ituren -centre (la nature de cette rixe n'a pu être établie "objectivement" car relatée par un témoin peut-être trop impliqué: Fideliciano Alamburu!). Cette querelle dégénère au point qu'ils décident de se séparer. Désormais chaque quartier aura son chef:

José Joaquín Ayoroa à Ituren - centre et
Fideliciano Alamburu à Aurtiz.

Ce dernier pendant la marche choisit de ne plus porter de cloches. Il s'habille d'un pantalon bleu comme les "Saint Pansard" et d'une blouse assortie. Deux foulards croisés sous les bras et un béret sur la tête complètent le costume.

Les deux autres chefs en revanche (ceux d'Ituren - centre et de Zubieta) conservent l'habit de "Saint Pansard" auquel ils ajoutent le cor, signe distinctif de leur rang.

Ces conflits de personnes ajoutés à l'apparition des "Saint Pansard" de Zubieta impriment un nouveau caractère à la fête.

Au delà du "Saint Pansard" maintenant commun aux deux villages, le carnaval s'enrichit de composantes nouvelles: chars et déguisements, permis à tout le monde sans distinction de sexe.

C. Les composantes nouvelles de la fête

1. Les chars

Tomás Indacoechea de Zubieta ⁴⁶ est le seul à avoir parlé de chars avant la guerre. Les autres témoignages restent muets sur ce point.

Le gran père de la ferme Betenea à Aurtiz ⁴⁷ se souvient d'avoir vu des chars tirés par des boeufs mais il a ajouté que cela se passait après la guerre. Parmi ces chars, un, représentait "un défi entre deux bûcherons", aizkolari en basque, scène tout à fait typique du Pays Basque et jeu des plus appréciés.

En regard, les chars de Zubieta sont beaucoup plus présents dans les souvenirs. Les gens de la ferme Pentakoa ⁴⁸ conservent dans un album, des photos de carnaval de 1900 à nos jours. Il est vrai que les chars de Zubieta stationnaient devant leur maison et que les participants s'habillaient chez eux. Généralement les chars étaient montés sur des petites roues (petits pneus) et tirés par des ânes.

Ils représentaient des scènes quotidiennes liées aux travaux des champs, aux tâches domestiques et conduits indifféremment par des jeunes, des moins jeunes, des deux sexes.

Parmi ceux-ci on remarquait, grâce à l'inscription sur l'avant du char, le "palais des nègres", Beltzan Jaureguia en "euskera", espèce de hutte conique en paille et décorée de feuilles. La signification saute aux yeux. Il suffit de se promener dans la vallée pour apercevoir ici ou là, des monticules d'herbes et de branchages rassemblés en meules pour être séchés et servir ensuite de litière.

46. Entretien avec INDACOECHEA, Tomás, le 22.02.1984 (Zubieta).

47. Entretien avec la famille de la ferme *betenea*, le 23.02.1984 (Aurtiz).

48. Voir note n.° 43 (entretien).

Une jeune fille toute peinturlurée conduit ce char.

En 1984, ce char existe encore mais cette fois, attelé à un tracteur!

Deux grand-mères tirent un autre char. Il va aussi poursuivre son bonhomme de chemin: "Zubietako Taluak" c'est à dire les crêpes de maïs de Zubieta.

Dans le char construit comme une cuisine, les deux femmes s'activent. L'une pétrit la farine pendant que l'autre alimente le four. Julio Caro Baroja (1970) puis Mikel Lizarza (1973) mentionnent sa présence dans le cortège des "Saint Pansard" de Zubieta. Puis il s'est "sédentarisé" (témoignage de la ferme Pentakoa), transformé en baraque ("txozna" en basque) de kermesse.

Les deux grand-mères aidées par leurs filles, belles-filles et voisines continuent à préparer des crêpes de maïs, agrémentées de fromage ou de saucisses du pays. Elles confectionnent le bouillon de poule ou de veau qui réchauffe les "Saint Pansard" au retour de leur marche ainsi que toute leur suite. Il n'en coûtera rien au visiteur de passage, elles s'en remettent à leur bon coeur!

Un autre char revient, au fil des ans, celui de "la maison des sorcières" ("sorgiñak"). Ce n'est pas un hasard s'il participe à la cavalcade. Le thème de la sorcellerie, très populaire au Pays Basque, revêt dans cette vallée de l'Ezcurra un symbole tout particulier comme en témoigne Florencio Idoate: "Le Mendaur se dresse à la fois sévère et protecteur. Sur cette montagne, reine de la contrée se tenaient en 1525, des assemblées clandestines de sorcières".⁴⁹

Une autre scène représente, à l'exemple déjà cité d'Aurtiz, le "défi entre deux bûcherons". Deux hommes en bras de chemise s'affrontent. La force et l'habileté (basques) sont à l'honneur!

Une autre char parade sur la place. Il est dédié au charbonnier basque, "l'olentzero" (voir supra). Il a un gros nez, une pipe, des mèches blanches, un bérêt sur la tête, une blouse noire, un pantalon large et des espadrilles.

C'est pendant cette période qu'à Ituren, outre la mascarade traditionnelle des "Saint Pansard", les chars apparaissent mais en nombre plus réduit et ne brillent pas par leur originalité.

Luis Pedro Peña Santiago⁵⁰ les décrit en 1963 de la manière suivante: "les chars sont décorés avec des branches et des étoffes multicolores, de la même façon, les animaux de trait. La cavalerie fait son apparition, des petits ânes nerveux montés par des cavaliers aux chapeaux emplumés, aux costumes et à la cape en cretonne et tenant des lances en manche à balais (...)".

Quel contraste saisissant avec les chars de Zubieta!

Julio Caro Baroja⁵¹ en tire une conclusion peut-être hâtive: "En effet, Zubieta, par le simple fait d'être quelque peu séparé de la route, est un bourg qui se maintient davantage dans la tradition (...). A Ituren il y a plus de trafic (...) un plus grand désir de paraître comme un village à la mode (...) ces chars simples et modernes en sont le reflet".

49. IDOATE, Florencio, *La Brujería Navarra*, Temas de Cultura Popular, Diputación Foral, n.º 4, 1967.

50. PEÑA SANTIAGO, Luis Pedro, *¡Zampanzar!*, Diario Vasco, 14.02.1963.

51. CARO BAROJA, Julio, *Estudios Vascos*, San Sebastián, ed. Txertoa, 1973, p. 272.

Les chars tout comme les déguisements prolongent la tradition carnavalesque de Zubieta. Du fait même du déplacement de la fête, ils débordent leur cadre géographique et suscitent la convoitise.

Leur voisins les imitent, juste retour des choses puisque les garçons de Zubieta se sont emparés de la tenue du "Saint Pansard".

2. *Les déguisements*

Longtemps réservé au seul groupe des hommes de Zubieta, le travestissement gagne petit à petit toute la population des deux villages.

A partir de 1960, les femmes et surtout les jeunes filles entrent dans la fête et commencent à se déguiser. La belle-fille de la ferme Pentakoa (voir supra) a été une des pionnières. Elle n'a pas hésité à se fabriquer un costume de gitane et à se peindre le visage, bientôt suivie par d'autres camarades. Mais toutes les jeunes femmes ne franchissent pas si vite la barrière. Elles n'osent pas et préfèrent adopter le costume traditionnel de la "basquaise" (tel qu'il se présente dans les provinces basques espagnoles) constitué d'une blouse et jupe bleue, d'un foulard noué autour du cou, de grosses chaussettes de laine et d'espadrilles d'hiver (en caoutchouc).

Une fois que les "Saint Pansard" ont interprété leur marche sur la place du village (d'Ituren et de Zubieta) les groupes de déguisés prennent le devant de la scène. Des cercles de jeunes filles se forment et au son du "txistu" (pour rappel: flûte basque), du tambourin ou de l'accordéon attaquent les premiers pas du "Zortziko", danse, jusqu'à cette date (1960), réservée aux hommes.

Les intitutrices d'Ituren et de Zubieta (Miren et Cristina)⁵² décomposent les pas —ils sont au nombre de deux— de la façon suivante:

Premier pas

- au départ, lever les bras et faire claquer les doigts puis les baisser.
- faire deux petits sauts vers la droite, un pied derrière l'autre.
- balancement de la tête à gauche et à droite, les deux pieds immobiles, bouger seulement les hanches.
- un petit saut en tournant de 360 degrés.
- un tour à gauche, à droite et à gauche.

Répéter deux fois ce pas.

Deuxième pas

- deux petits sauts à droite.
- saut à droite et à gauche.
- 5 sauts en ciseaux.
- 2 tours avec un petit saut à gauche et à droite.

Refaire deux fois ce pas et revenir au premier mouvement et ainsi de suite jusqu'à épuisement!

Le "Zortziko" dure au minimum cinq minutes.

Les enfants se joignent aussi à la fête. Les petites filles se déguisent, elles

52. Miren: institutrice à Zubieta et Cristina à Ituren. Toutes deux ainsi qu'Imma, leur collègue de Zubieta ont facilité "l'approche" des parents et grand-parents, que sans cela aurait été difficile.

portent le costume traditionnel de la basquaise alors que la plupart des petits garçons choisissent la tenue du "Saint Pansard".

Ces groupes sillonnent les rues de leurs villages respectifs et se placent quelquefois derrière les "Saint Pansard" pendant leur marche. Généralement les plus fortes concentrations de déguisés se forment au moment où chaque groupe regagne son quartier ou son bourg.

D. Organisation de la cavalcade

Deux articles permettent d'avoir une idée du déroulement de plus en plus formel que prend le carnaval dans les années 60, au niveau tout d'abord du circuit des "Saint Pansard".

Luis de Uranzu écrit en effet en 1961:⁵³ "Le lundi à midi, le groupe de Zubieta visite le village d'Ituren. Lorsqu'ils approchent du village, deux représentants de Zubieta se détachent du groupe et demandent la permission au maire d'Ituren pour entrer dans le bourg. Une fois remplie cette condition, les "Chunchurros" "(sic)" parcourent la rue principale et dansent sur la place avec leurs collègues locaux, avant d'engloutir un copieux bouillon (...).

Le mardi, ceux d'Ituren rendent la visite. Sur le pont d'Arrazubi (au niveau du moulin cf. supra) "les visiteurs sont reçus par les "chunchurros" de Zubieta et après cette cérémonie pour entrer dans le village, les groupes montent à la place de Zubieta où se répète la scène de la veille (...)". Luis Pedro Peña Santiago note deux ans plus tard:⁵⁴ "A la nuit tombée" (du dimanche au lundi) "dans les rues étroites du village, cette année couvertes de neige, on entend un son cadencé, monotone, qui s'approche de plus en plus et entraînant avec lui des figures qui ressemblent à des ombres: ce sont les "thunthurros" d'Ituren qui célèbrent le "Zampanzar" (...). Ils avancent sérieux, imperturbables, concentrés sur leur danse (...). Ils parcourent ainsi Ituren, quelquefois par deux, par groupe de quatre ou de six, même de dix, toujours sérieux (...). Aujourd'hui le quartier d'Aurtiz et le village d'à coté Zubieta participent à la fête (...).

Le lendemain bien avant le lever du jour, leurs sons te réveillent (...). C'est le début de la grande fête. Ce jour là ceux d'Ituren monteront à Zubieta, qu'il pleuve ou qu'il neige, ils iront et ceux de Zubieta sortiront pour les recevoir à l'entrée du village (...).

L'atteste également l'étude de Mikel Lizarza.⁵⁵ Il a cru bon d'ajouter à son travail des plans de marche (lorsque les "Saint Pansard" défilent), des circuits (à l'intérieur des quartiers et des deux villages) et la description complète de la cavalcade; chacune de ces composantes s'emboîtant comme un jeu de poupées russes. Le lundi lorsque les "Saint Pansard" de Zubieta descendent à Ituren, ils se placent en tête suivis des déguisés et des chars: "Aux

53. Voir note n.° 45 (entretien).

54. Voir note n.° 50 (entretien).

55. LIZARZA, Mikel, op. cit., pp. 48-55.

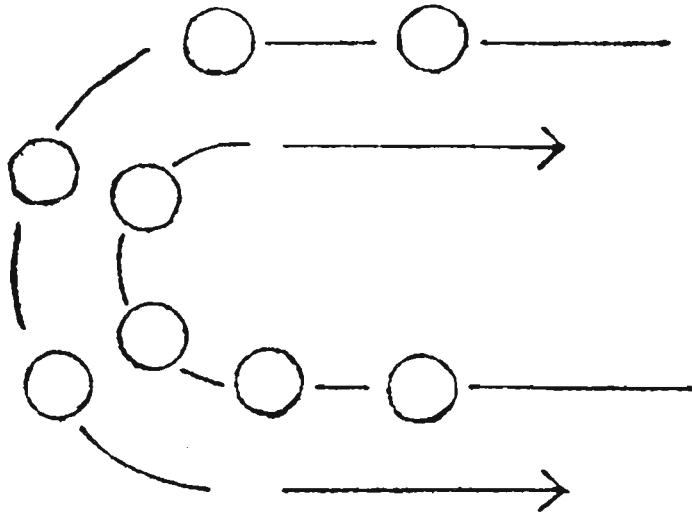


Figure n.º 2. *Marche des Saint Pansard*

Source: "Fiestas de invierno en Navarre", Mikel Lizarza (1973).

La colonne de gauche se met sous la protection de celle de droite et ils changent de sens.

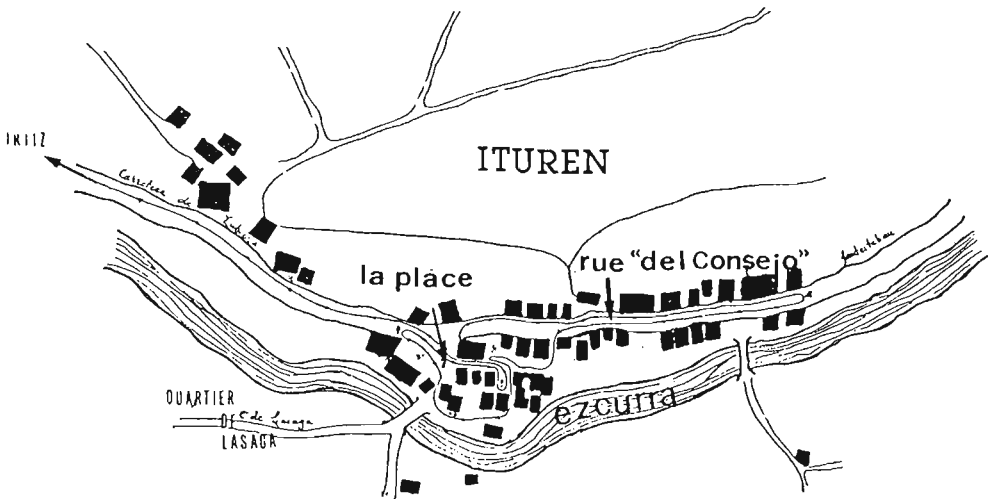


Figure n.º 3. *Parcours des "Saint Pansard" d'Ituren le mardi avant de rejoindre ceux d'Aurtiz et de monter à Zubieta.*

Source: Mikel Lizarza.

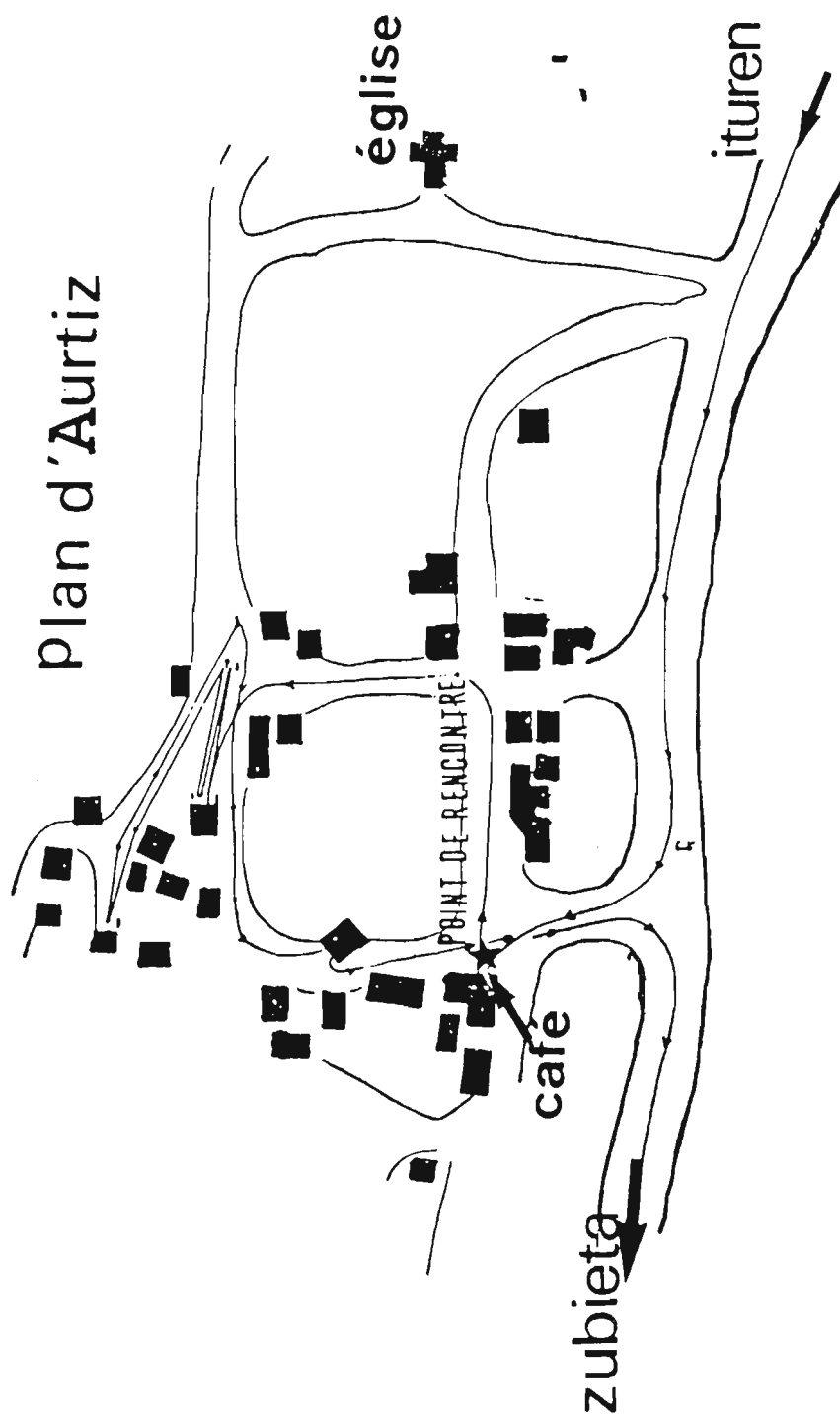


Figure n.º 4. Rencontre des "Saint Pansard" d'Ituren-centre et de ceux d'Aurtiz, dans ce même quartier.

Source: Mikel Lizarza.

abords du quartier d'Aurtiz" (il nomme les "Saint Pansard": Yoaldunak")⁵⁶ "ils sont reçus par les yoaldunak de ce quartier, auxquels se sont joints ceux d'Ituren.

Le moment est généralement cérémonieux, les colonnes d'Ituren sortent à la rencontre de leurs voisins, quand ils s'approchent d'eux ils tournent vers le centre, ceux de Zubieta sans perdre le pas les suivent et tous unis en deux longues colonnes, entrent à Aurtiz où ils sont chaleureusement accueillis". Ensuite les "Saint Pansard" quittent la route et prennent un chemin pour rejoindre le quartier de Lasaga tandis que le reste de la cavalcade poursuit l'itinéraire normal entre les deux villages. Les "Saint Pansard" toujours en deux colonnes traversent le bourg puis débouchent sur la place principale d'Ituren. Ils se dirigent vers la rue "calle del consejo" et vont jusqu'à la dernière maison: "Alberrobarrena" (ou Istebenea) où ils rebroussement chemin.

Mikel Lizarza montre à travers ce croquis, la manière dont ils changent de direction (Figure n.º 2).

De là ils reviennent sur la place du village.

Le mardi matin, les "Saint Pansard" d'Ituren parcourent le village (Figure n.º 3).

Puis dans le même ordre que la cavalcade de Zubieta la veille, ils montent vers Aurtiz. Les "Saint Pansard" d'Ituren retrouvent leurs collègues d'Aurtiz sur la petite place devant le café. Ils sillonnent ensuite les rues du quartier avant de reprendre la route de Zubieta.

La rencontre des "Saint Pansard" d'Ituren (et d'Aurtiz) avec ceux de Zubieta a lieu à quelques mètres du moulin, sur le pont d'Arrazubi. Ils n'entrent pas directement sur la place du village mais empruntent un petit chemin de terre, sur la droite (Figure n.º 4).

Le parcours que décrit soigneusement Mikel Lizarza, tout comme celui résumé par Julio Caro Baroja en 1970⁵⁷ est resté le même en 1984. Le cortège respecte un ordre de prééance et obéit à un rituel identique lorsque les groupes se rencontrent ou se croisent.

Cependant il arrive que certaines années en raison du mauvais temps, les participants de la cavalcade ne franchissent pas les kilomètres (deux en réalité) qui les séparent à pied mais juchés sur des tracteurs. Le défilé perd en éclat et en originalité.

Pire encore, en 1983, une dispute entre deux "Saint Pansard" d'Ituren et de Zubieta est venue ternir l'esprit de bonne entente et de cordialité qui régnait jusque là. Il s'en est fallu de peu pour que le carnaval ne sombre dans la nuit des temps.

Cette pomme de discorde ne s'est pas prolongée et la fête a repris tous ses droits, en 1984. La tradition et les bonnes relations de voisinage, comme dirait Vïctora Urroz Zubizarreta sont sauvées!

56. "Yoaldunak" vient de: "joale": sonnaille, littéralement ceux qui portent des cloches". in: Resurrección María de AZCUE, *Diccionario Vasco-Español-Francés*, Bilbao, c/l'auteur, 1905, Vol. 1 (A-L), p. 417.

57. CARO BAROJA, Julio, Op. Cit., pp. 270-271.

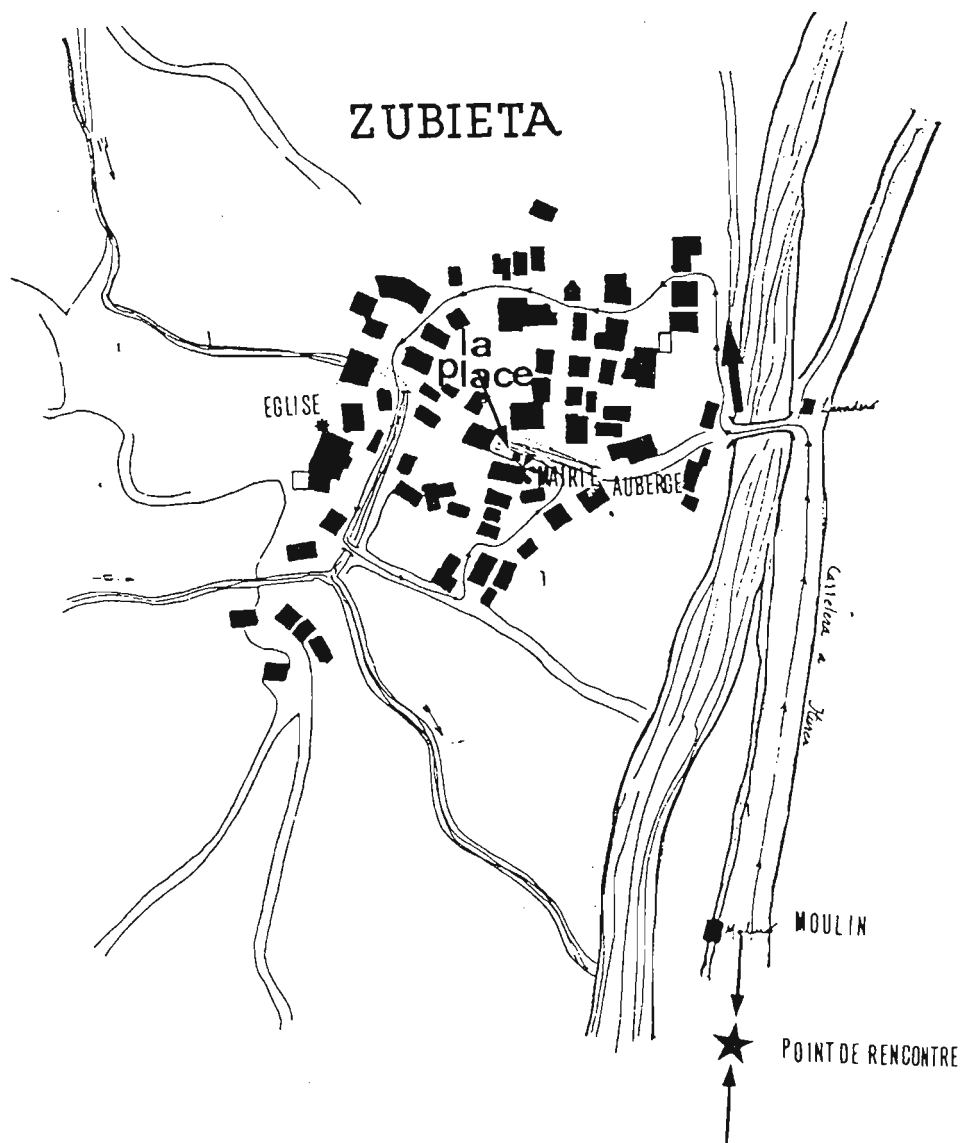


Figure n.º 5. Point de rencontre et parcours des "Saint Pansard" (tous réunis) le mardi à Zubieta.

Source: Mikel Lizarza.

LE CARNAVAL D'ITUREN/ZUBIETA, TRADITION ET ORIGINALITÉ

Le carnaval d'Ituren et Zubieta s'inscrit dans la tradition des carnivals dont il reproduit les éléments fondamentaux: date mobile, tournées de quête, déguisements, masques... Mais il ne fait pas que cela.

A partir de ce "modèle" il a créé en effet, un personnage original: le "Saint Pansard", —symbole de la fête à Ituren et à Zubieta, symbole aujourd'hui de la fête basque.

A. Éléments traditionnels

1. La date

Peu importe que le carnaval d'Ituren et de Zubieta ait au cours de son histoire changé de date puisqu'il s'insère dans la période de réjouissance du temps de carnaval.

Défini par deux calendriers de référence, le carnaval contrairement à d'autres fêtes religieuses ou civiles, ne tombe pas à date fixe. Selon le calendrier religieux, il est placé entre Noël et Pâques. Selon le calendrier lunaire, au moment de la dernière nouvelle lune d'hiver, quarante jours avant Pâques. Plutôt que de retenir les "seuls jours gras" du carnaval il faut prendre cette fête au sens le plus large. Elle recouvre ainsi une longue période rythmée par quelques dates clés: 25 décembre, 1.^{er} janvier, 6 janvier, 17 janvier, 2 février... avant le paroxysme final qui clôt le cycle de festivité: Mardi Gras et Mercredi des Cendres.

Toute l'Europe connaît ce temps de fête où sortent les masques. Le 2 février par exemple, jour de la chandeleur est aussi dans les croyances européennes, le jour de la sortie de l'ours: "En regardant la lune ou le temps qu'il fait, il décide de la prolongation de l'hiver, et rentre dans sa tanière, ou de la venue du printemps et met fin à son hibernation".⁵⁸

Le carnaval d'Ituren/Zubieta, fête mobile par définition liée jusqu'en 1936 à la date de Pâques, s'est adapté à l'interdiction résultant de la guerre civile. Depuis 1940, il s'est soumis aux desiderata de ses participants. Ces derniers arrêtent chaque année une date selon leurs convenances avec une préférence marquée pour le mois de janvier. La raison en est simple, l'activité agricole (pour ceux qui travaillent à la ferme) sommeille à ce moment là. En vue de fixer une date, les participants se réunissent le plus souvent le 17 janvier, jour de "San Antón" (Saint protecteur du bétail). Fête à Zubieta, paradoxalement il amorce la période de carnaval à Madrid et dans certains villages d'Aragon et de Catalogne.⁵⁹

58. Catalogue de l'exposition, *Carnavals et Fêtes d'hiver*, Paris, centre Georges Pompidou, février 1984, p. 7.

59. DUESO, José, *Iñaute o Carnaval ("Época de burlas abundantes")*, DEIA, 12.02.1983.

2. *Les collectes*

Pratiquées à Ituren et à Zubieta, elles préludent la sortie des masques. Il s'agit là d'un usage courant dans tout le Pays Basque (et au delà... en Languedoc, à Trèves).⁶⁰ Mais il faut souligner qu'on ne les rencontre que dans les villages.

La ville du fait de son étendue et de l'évolution constante de son groupe social (généralement déraciné) élimine toute relation de voisinage. Les tournées de quête organisées par les enfants ne reviennent qu'aux seuls acteurs autorisés. Pourtant tout le monde y souscrit, manière implicite de s'introduire et donc de s'impliquer dans une fête exclusive (et tabou).

Les quêtes demeurent pour les jeunes du Labourd (Ainhoa, au début du siècle): "un moyen de se procurer à bon compte les éléments d'un repas de fête",⁶¹ alors que le reste de l'année elles constituent la survie des va-nu-pieds!, "pour les pauvres du voisinage pour les bohémiens, la quête du jeudi gras (parfois du mardi) n'est que l'une des quêtes nourricières auxquelles ils se livrent pendant l'année".

3. *Les déguisements*

Si les quêtes sont alimentées par la collectivité, les déguisements, caractéristiques constantes du Carnaval, reflètent quant à eux le milieu économique et social dans lequel évoluent les personnes déguisées. Le carnaval d'Ituren/Zubieta n'échappe pas à cette loi du genre. Il n'est pas surprenant de trouver chez les "Saint Pansard" des *sonnailles*. En effet dans une économie agropastorale (comme celle d'Ituren et Zubieta), elles revêtent une importance capitale, à la fois pour localiser le bétail et le différencier d'un troupeau à l'autre (grâce à un son distinct).

Juan Garmendia Larrañaga les situe sur un autre terrain, celui de la superstition: "leur tintement sert à effayer les mauvais esprits" ou comme dit ce refrain populaire: "si les brebis font tinter leur sonnaille dans la bergerie, il neigera le lendemain".

("Ardiek zintzari —jole boda barrenean, atarian elurra biaramonean" en euskera).⁶² Azcue fait allusion lui, à une autre croyance: "A Valcarlos" (Navarre) "pour que le malheur ne s'abatte pas sur les animaux domestiques, on introduit dans une grosse sonnaille du laurier bénit, de la cire bénite et un os d'oiseau sauvage trempé dans de l'eau bénite. Un prêtre doit bénir d'avance ces objets, et après avoir bien refermé la cloche, on la déposera sur le seuil de la porte et on fait en sorte que les moutons, les brebis et les agneaux y passent dessus. Le bétail qui l'a piétinée ne sera plus malade".⁶³

Ces cloches ne sont pas l'apanage unique des "Saint Pansard" d'Ituren et de Zubieta. On les rencontre dans d'autres communautés rurales tournées essentiellement vers l'élevage.

60. FABRE, Daniel, et CAMBEROQUE, Charles, *La fête en Languedoc*, Toulouse, ed. Privat, 1977, p. 83.

61. GUILCHER, Jean Michel, *Danses et Cortèges traditionnels du Carnaval en pays de Labourd*, Bayonne, Bulletin du Musée Basque, 1969, n.° 46, p.

62. GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, *Iñauteria El carnaval vasco*, San Sebastián, ed. Larrun, 1982, p. 193.

63. AZCUE, Resurrección María de, op. cit., p. 417.

En Galice, à Laza (province d'Orense) et dans d'autres villages de montagne: Verin, Xinzo de Limia, Monterrey... le personnage central du carnaval "os cigarrons" portent autour de la ceinture six grosses cloches.⁶⁴ De l'autre côté des Pyrénées, en Labourd les "Kotilum-gorri" (les jupons rouges) fixent sur un ceinturon en cuir des clochettes de vache.⁶⁵

A Telfs, en Autriche les "Schleifer" revêtent un habit d'arlequin et portent un masque pittoresque ainsi qu'une grosse cloche, dans le dos beaucoup plus ventrue que celles des "Saint Pansard".

La liste n'est pas exhaustive. Rien d'étonnant donc à ce qu'à la sonnaillie viennoise s'ajoute *la peau de bête* (de mouton généralement) à Ituren/Zubieta comme ailleurs.

Le "boucho" de Mohacs en Hongrie combine les deux lorsqu'il sort le dimanche de carnaval. Le déguisé enfle une peau de mouton cousue et ajustée en forme de manteau à capuche sans boutonnière mais fermée par une corde dans laquelle on a introduit une grosse cloche qui pend sur son ventre. De plus le visage du "boucho" est dissimulé sous un masque de diable (sorte de masque de nègre en bois).⁶⁶

Dans les Pyrénées et en Catalogne (Prats de Molho) le 2 février on déguise des jeunes gens en ours: "Ils sortent (...) et entreprennent à l'aide de suie, de noircir ceux qui les entourent afin que tout soit sombre, puisque c'est à cette condition, affirme le dicton, que leur sortie peut-être définitive et la venue du printemps proclamée".⁶⁷ Les garçons s'emmitouflent dans la peau de l'ours. Ils s'en approprient et domptent indirectement l'animal. Les "Saint Pansard" d'Ituren maîtrisent à leur manière leur environnement. Ils vivent au milieu des brebis (reproductives par nature) dont ils tirent le maximum: le lait, les produits dérivés et la nourriture le jour du festin carnavalesque.

L'homme se sert de leur peau pour se vêtir; et tout naturellement pour se déguiser.

Les bergers dans la "borda" (nom donné à la bergerie des montagnes)⁶⁸ mettaient une peau de brebis afin de se prémunir contre le froid mais aussi contre la maladie raconte Vïctora Urroz Zubizarreta.⁶⁹

Un jour, Vïctora a suivi son mari dans une visite médicale à domicile. Le patient avait attrapé une angine. Engoncé dans une peau de brebis il pensait guérir. Sa mère prenait soin de lui et avait mis autour de son cou des poils de

64. TERESA, María Luisa y AGUEDA, Pilar de, *Las primeras fiestas del año*, El País semanal, 21.02.1982.

65. GUILCHER, Jean Pichel, *La tradition de danse en Béarn et Pays Basque français*, Paris, ed. de la Maison des sciences de l'Homme, 1984, p. 519.

66. Catalogue de l'exposition, Op. cit., p. 29.

67. GAIGNEBET, Claude et FLORENTIN, Marie Claude, *Le Carnaval*, Paris, ed. Payot, 1979, p. 18.

68. "Borda": bergerie-terme le plus usité à Ituren et à Zubieta; le "caserío" désignant la petite ferme (pas l'habitation principale) que l'on possède dans les montagnes environnantes. Les "fermes" (casas) portent le nom du chef de famille ou parfois un surnom ex: *Casa Dominxenea...*

69. Entretien avec Vïctora URROZ ZUBIZARRETA, le 7.04.1984 (Aurtiz).

l'animal car elle croyait, dur comme fer, qu'ils chasseraient la maladie et donc les mauvais esprits!

On le voit la peau de bête bien plus que les cloches appartient à la panoplie universelle des travestissements. On notera qu'au début de l'ère chrétienne cette façon de se déguiser déchaînait les foudres de l'Eglise.

Saint Agustin (IV siècle) en parlait en ces termes:

"Y a-t-il de plus grande folie que de se déguiser en bêtes, de se rendre semblable à une chèvre, à un cerf; afin que l'homme qui a été formé à l'image et à la ressemblance de Dieu devienne le sacrifice et la victime du Démon (...)"⁷⁰

Cet interdit a touché également Ituren. José María Iribarren rapporte dans un de ses écrits⁷¹ les propos tenus par le curé "San Eloy" (VII siècle) au cours d'un sermon. Il recommande à ses fidèles de ne pas se déguiser en peaux de bête et les exhorte à une retenue vestimentaire pendant le carnaval!

Cette assimilation de l'homme à l'animal se retrouve dans le fouet: crinière de cheval à Ituren, queue d'ours à Bischofshofen en Autriche⁷² instrument de force et de virilité.

A côté de ces déguisements véritables représentations des animaux d'intérêt économique majeur comme peuvent l'être les brebis, *d'autres travestissements* reviennent à Ituren/Zubieta ainsi que dans les contrées plus éloignées. Ils imitent et parodient les travaux des champs. Les déguisés utilisent les outils (râteaux, balais, fléaux) souvent comme des accessoires défensifs. Ils fustigent les gens (carnaval de Lanz en Navarre cf. infra) et parfois derrière les masques règlent les comptes! (Mardi gras au Val d'Aoste en Italie).⁷³

Les "déguisés" de Zubieta appartiennent à cette famille, à la lignée des "Chachos" (garçons) de Lanz. Ces "chachos" couvrent leurs visages avec des sacs en grosse toile, des vieux rideaux ou des morceaux de dessus de lit. Ils bourrent leurs corps de foin, de fougère séchée. Ils manient les instruments agraires aussi bien que les "herradores" (maréchaux-ferrants) qui les poursuivent avec des chaudrons, des tenailles et des marteaux.

Il faut se souvenir qu'à Zubieta en 1922 (voir supra) les "déguisés" se talonnaient; ils s'arrosaient de cendres. Cette coutume, d'après Daniel Fabre:⁷⁴ "semble en partie liée au rythme lunaire (...), Pâques suit la pleine lune de l'équinoxe de printemps; pour le mercredi des Cendres, quarante jours auparavant, la lune est noire.

Il illustre son propos par l'exemple de Pignan en Languedoc où les jeunes, le mercredi des Cendres, s'aspergeaient de cendres et de charbon.

70. THIERS, Abbé J. B., *Traité des jeux et divertissements*, Paris, 1686.

in: Catalogue de l'exposition, Op. cit., p. 90.

71. IRIBARREN, José María, *De Pascuas a Ramos*, Pamplona, ed. Gómez, 1946, pp. 117-118.

72. I. D., Op. cit., note 13, p. 24 ("le groupe démoniaque des "Schiachperchten" à Bischofshofen, Autriche, le dimanche suivant le 6 janvier").

73. I. D., Op. cit. p. 78 ("le mardi gras au Val d'Aoste" (Italie) "les déguisés tenaient des fléaux ou des fouets pour fustiger les villageois").

74. FABRE, Daniel et CAMBEROQUE, Charles, Op. cit., p. 111.

En ce qui concerne Zubieta, il semble que l'on observait ce "jeu", le lundi et le mardi puisque la folie carnavalesque quittait la rue le mercredi. Mais ce rite ne perd pas pour autant de son sens.

Le cortège des "chachos" de Lanz accompagne et encadre les trois figures symboliques de ce carnaval (dont la dernière rappelle étrangement les déguisements de Zubieta): "*Miel Otxín*", énorme poupée de paille brûlée le mercredi des Cendres (comme le "Saint Pansard" mannequin grotesque de Basse Navarre et du Guipúzcoa); "*le zaldiko*", garçon déguisé en cheval (à nouveau représentation animale), et le "*Ziripot*" espèce de bonhomme "Michelin" à la face cachée par une mantille. Il a insufflé la vie aux "déguisés" de Zubieta: leur embonpoint les trahissent! Ce même trait physique évoque aussi les "Pailhasses" de Cournonterral en Languedoc.

Il est impossible de passer en revue tous les déguisements. Chacun d'eux renvoie à une personnification du carnaval sous forme: *d'animaux divers* (hommes portant peaux de bête, paille, cloches...) *d'une représentation figurée* (mannequin "Miel Otxín" de Lanz...) ou *d'un être humain vivant*.

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur la représentation figurée. En effet elle ne s'imisce pas dans la fête (sauf au niveau de l'explication linguistique du mot "Saint Pansard").

Par contre le stock n'est pas épuisé lorsqu'il s'agit de parler d'une représentation sous forme d'animaux divers. Les "Saint Pansard" d'Ituren arborent sur leur tête, des chapeaux en forme conique, entre le chapeau pointu de "Pierrot ou d'Arlequin" (accessoire indispensable des figures du carnaval de Venise ou de Viareggio en Italie)⁷⁵ et les masques printaniers.

Les "Schleifer" de Telfs (en Autriche) incarnent le printemps et le retour de la végétation, tout comme chez les "Saint Pansard" d'Ituren, les plumes de coq: symbole de vie et de fécondité.

Ces plumes de gibier fleurissent les chapeaux "tyroliens" des déguisés de Rotenthurm en Suisse⁷⁶ et le haut de forme cabossé des "Pailhasses" languedociens. Tous ces parures ne trompent pas. Ils annoncent l'arrivée du printemps et d'un période de fertilité.

Troisième personnification du carnaval, cette fois ci, sous la forme d'un être humain. Elle peut aller de la caricature grotesque ("déguisés" de Zubieta fortement influencés par les figures de Lanz) au travestissement exhibant les signes de la féminité.

Dans cette catégorie, on range le "Saint Pansard" d'Ituren puisqu'il se pare de deux atours féminins: le jupon et les rubans.

Le jupon amidonné, brodé avec soin par les doigts agiles d'une femme adoucit son allure générale. Les volants de son jupon se soulèvent au rythme de la marche comme ceux de la "Kantiniërsa" (cantinière: homme travesti) célèbre personnage de la mascarade souletine du village de Chéraute (près de Mauléon) lorsqu'elle danse et tournoie.⁷⁷

75. Catalogue de l'exposition, Op. cit., p. 44.

76. I. D., Op. cit., p. 55.

77. GUILCHER, Jean Michel, Op. cit., note 8, pp. 543-682.

Envoûtement (?), enchantement (?) ou tout simplement plaisir pour l'homme qui par cet artifice change de sexe.

Sur le "ttuntturro" du "Saint Pansard" flottent des rubans. D'après María Elena de Arizmendi Amiel⁷⁸ ils relèvent de la magie. Les habitants d'Urdaïn (village de Navarre, près d'Alsasua) utilisaient ces morceaux de soie comme des amulettes.

Ces deux parures féminines quelque peu ambiguës, rentrent dans la logique du travestissement: manière pour l'homme, en tant que maître incontesté du carnaval (l'intégration des femmes étant trop récente), d'usurper le sexe de l'autre. Ce schéma d'interprétation convient parfaitement aux "Saint Pansard" d'Ituren.

4. *Le bien manger*

C'est la marque fondamentale de tous les carnivals et particulièrement de celui de Zubieta/Ituren défini le plus souvent par ses "Saint Pansard" (Pansard du français panse Cf. supra).

Olentzaroz Jainko Aundi
Inautoriz jainko txiki:
euskal-sabelak beti billa du
napar-ardo eta zitzi
Aietaz ase bat egin, eta
dantzan asten dabizi

A Noël nous célébrons le plus grand
des dieux; pour carnaval le plus
petit. Le ventre basque cherche
toujours viande et vin de Navarre.
Après avoir fait bombance, il
commence à danser joyeusement.

de Nicolás Ormaetxea in *Euskaldunak Poema* écrit entre 1931 et 1936.⁷⁹

Le carnaval d'Ituren et Zubieta n'échappe pas à la règle même si aux "jour gras" plus traditionnels, est préféré (jusqu'en 1936) le mercredi des Cendres —point de jonction entre deux époques—. L'une emmagasine le maximum de calories: viande, graisse, boudin, saucisses, tandis que l'autre, se contente d'en garder le souvenir et la saveur!

Carnaval dévore carême. Les "piper-opillak" (cf. recette supra) fondent dans la bouche aussi vite que les crêpes, les oreillettes ou les beignets des fêtes du Languedoc.⁸⁰ Ces gâteaux remplacent les crêpes de maïs, les châtaignes, préparations maigres et plutôt fades.

Cette année encore les "Saint Pansard" d'Ituren ont fait "ripaille". En l'espace de trois jours (le temps d'un repas s'allonge) ils ont englouti un veau de 400 kilos, six agneaux, une daube contenant 30 Kg. de morue, le tout copieusement arrosé de vin et de vermouth.⁸¹

Le "Saint Pansard" a besoin de se "requinquer" après les efforts physiques qu'il a du fournir! Son ventre gonfle, double de volume, "s'épanouit" enfin librement. Il a oté son "attirail". La corde et les sonnailles ne l'étreignent plus. Il peut se livrer à la débauche: boire de tout son soûl et manger plus que de raison, carême reprendra de toute façon le dessus.

78. ARIZMENDI AMIEL, María Elena, Op. Cit., p. 277.

79. ORMAETXEA "ORIXE", Nicolás, *Euskaldunak Poema eta olerki guziak*, San Sebastián, ed. Auñamendi, 1972, pp. 139-141.

80. FABRE, Daniel et CAMBEROQUE, Charles, Op. cit., p. 138.

81. ALZATE, Juan de, *Zanpantzar o Ihaunteria*, DEIA, 1.02.1984.

Les repas et l'excès qu'il engendre conduit automatiquement à reparler du "Saint Pansard" en terme générique, puisqu'Ituren et Zubieta, depuis 1960, s'accordent le même personnage carnavalesque à quelques détails près.

B. "Saint Pansard": personnage hybride et symbole de la "basquité"

1. L'originalité du "Saint Pansard" vient à la fois de sa tenue et de sa gestuelle.

Son habit contient le maximum d'éléments traditionnels ce qui réduit sensiblement la grille d'interprétation. De cette accumulation naît un physique hors du commun: rencontre insolite entre deux vestiaires.

La vestiaire animal où se combinent pêle-mêle, plumes de coq, crinières de cheval (mâles) et peaux de brebis (femelles) et *le vestiaire humain* où se confondent les sexes et les âges: jupon et pantalon, rubans de baptême (ou aujourd'hui de communion) et éternelles espadrilles.

Composition de "Carnaval" certes mais dosée sans aucun excès dans la forme et dans la geste.

Le "Saint Pansard" déambule selon un rythme et un pas régulier: véritable marche militaire marquée par le battant des cloches et ponctuée ici ou là par le son du cor que brandit le chef.

Le "Saint Pansard" s'identifie à son groupe de "danseurs" au point qu'on a du mal à différencier les visages.

Le masque de tulle noir qu'il portait au début du siècle (voir supra) devait encore plus le dépersonnaliser, le réduire à n'être qu'un corps. Mais pas un de ces corps enlaidis et disproportionnés comme il en fleurit généralement dans les carnivals!

Luis Pedro Peña Santiago va plus loin encore lorsqu'il écrit dans le *Diario Vasco*, du 14 février 1963: "C'est étonnant la facilité qu'ont les habitants de ce village" (Ituren) "pour la pantomime. Peut-être sont ils des restes d'un culte païen, qui au cours des siècles, s'est limité à une fête burlesque" (sic) "mais dont la véritable essence survit encore dans le sérieux des "thunthuros" et dans tous les traits de leur danse".

Dignes et fiers les "Saint Pansard" avancent en deux colonnes parfaitement alignées. Ils mettent en valeur leur force et leur résistance physique à travers ces sonnaillles qui se sont alourdies avec le temps.

Ils marchent concentrés sur leurs pas comme des acrobates expérimentés et ne donnent pas de signes évidents de fatigue. Ils sont les maîtres de ce "jeu" qu'ils ont conçu et dont ils connaissent les règles et les limites.

Le parcours du "lundi et du mardi" ne sert pas seulement à se maintenir en forme mais il permet de se mesurer d'un groupe à l'autre entre *hommes* et de tester ses propres capacités.

2. Une fête basque

Tenue et gestuelle symbolisent aujourd'hui la fête basque, la fête de la "force basque" comme dirait Vïctora Urroz Zubizarreta.

Cette force est à contribution pendant ces deux jours et on prolonge l'épreuve au delà par l'abondance des repas (mets plantureux et vin à volonté qu'ils avalent sans rechigner!). Il faut remarquer cependant que contraire-

ment à tout jeu ou défi basques — dont les hommes en général sont très friands (“Aizkolari” défi entre bûcherons, ou entre des “leveurs” de pierre: “arrijasotzaile” ou “arrijasoketa”), les “Saint Pansard” ne sont pas admirés uniquement pour leur force.

Ils exercent une attraction, une fascination sur beaucoup de basquistes car ils démontrent que malgré les interdictions, le carnaval a su s’adapter et évoluer et que les relations de bon voisinage entre ces deux villages n’en ont pas pour autant été ébranlées mais *renforcées*.

Et même si chaque groupe (d’Aurtiz, d’Ituren-centre ou de Zubieta) défile fièrement et est parfois persuadé d’être le meilleur, l’unanimité se fait autour du *personnage*.

A Ituren, à Zubieta, comme aussi bien au delà, les enfants préparent sa “venue”. Cette année les institutrices d’Ituren et de Zubieta leur ont appris une vieille chanson (qui selon J.I. Tellechea Idígoras se chantait au début du siècle): “le forgeron d’Ituren” composée pour carnaval et racontant l’histoire d’un forgeron, qui a fondu la statue d’un saint (“San Cristóbal”) pour en faire des sonnailles. Quant aux enfants des “Ikastolak” (écoles basques) de Pampelune, Saint Sébastien... ils viennent tous les ans en nombre se “ressourcer” ici.

Pendant le carnaval et ses interminables marches, les gens du village et les autres l’encouragent. Les femmes prennent soin de lui en lui offrant du bouillon pour le revigorer. Tout le monde le tient en respect et le reste de l’année le vénère. Qui n’a pas sa photo accrochée au mur de la salle à manger? Les spectateurs extérieurs viennent avec leurs caméras et leurs magnétophones pour y retrouver les traits parfaits de “l’Euskaldun”: basque de sang, d’expression linguistique, résistant à tous crins et le garder gravé sur une pellicule.

La télévision, les journaux basques: *Diario de Navarra* (Pampelune), *Diario Vasco* (Saint Sébastien), les “Ikastolak” se déplacent spécialement ces jours là.

Une des plus importantes associations culturelles du Pays Basque (français et espagnol) AEK (Coordinadora de Alfabetización y Euskaldunización de adultos) a même choisi cette année d’illustrer son calendrier 1984 avec la photo du groupe de “Saint Pansard” d’Ituren.

Le “Saint Pansard” est un symbole si fort qu’assez souvent le groupe est invité à une manifestation culturelle pour porter la “bonne parole” (basque). Déplacement d’autant plus surprenant qu’il ne date pas d’aujourd’hui. En pleine époque franquiste le comité des fêtes de Saint Sébastien (*El Diario Vasco* 24/2/62)⁸² avait organisé une journée “folklorique”. Initiative d’autant plus audacieuse qu’elle tombait le dimanche de Pâques, jour de la patrie basque: “Aberri Eguna” (interdit jusqu’à la mort de Franco). Les “Saint Pansard” d’Ituren, pour leur présentation (et première sortie dixit: *El Diario Vasco*) y reçurent un accueil chaleureux.

82. DIARIO VASCO, *Sobre la comparsa de Ituren y las próximas fiestas euskaras*, 28.04.1962.

En 1980, les "Saint Pansard" d'Aurtiz (huit jeunes gens) sont allés à la fête d'Elizondo (vallée du Baztán, Navarre: "Baztandarren biltzarra", chaque année fin août) et en 1981 à Bidarray (Basse Navarre, française donc).

Les frais de déplacement leur sont remboursés ce qui au bout du compte change le sens de leur prestation. En se fondant dans un spectacle, les "Saint Pansard" modifient les notions de *temps* (époque de carnaval transgressé) et *d'espace* (le village, le quartier réduit à une scène de théâtre ou un terrain de sport) liées à leur gestuelle. Ils sortent la fête de son cadre original gratuit et perdent de leur *authenticité*.

Evolution ultime et logique de ce processus: ils ont accepté de participer à un festival folklorique hors du Pays Basque (Guadalajara, été 1983) au même titre que d'autres groupes folkloriques.

En se produisant à l'extérieur ils jouent la carte de la professionnalisation "Saint Pansard" expert dans l'art de "danser" et de se mouvoir avec des sonnaïles, et se plient à la loi du marché. Ils se vendent comme tout autre spectacle "pittoresque" commercialement rentable.

CONCLUSION

"Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme".

Le carnaval d'Ituren/Zubieta célèbre pour son caractère d'authenticité, défiant le temps et l'évolution répond pourtant bien à la formule du savant Lavoisier.

Par delà les épreuves de l'histoire, le carnaval vit et garde tout au long de ce siècle le même contenu. "Déguisés" de Zubieta et "Saint Pansard" d'Ituren, obéissent à une organisation particulièrement rigide qui fait écrire à Luis de Uranzu (en 1961): "cette fête devait être autrefois organisée en confréries".

Mais le carnaval n'est pas pour autant resté figé. Echappant par ruse au diktat gouvernemental des années postérieures à la guerre, il a su créer un autre espace dans lequel les deux villages et les figures carnavalesques qu'ils incarnent s'interpénètrent et s'enrichissent mutuellement. Les "Saint Pansard" d'Ituren gagnent Zubieta et les "déguisés" de Zubieta, Ituren.

A cela vient s'ajouter d'autres éléments extérieurs assimilés petit à petit par les deux communautés villageoises: chars et déguisements éclectiques.

Le carnaval évolue alors qu'il est présenté par les historiens, les journalistes, les militants du mouvement culturel comme un modèle de la tradition basque. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il en perd son caractère basque.

En effet cette évolution n'est que le reflet de ce qui se passe au niveau du village et de la société. Les "Saint Pansard" en acceptant de se produire à l'extérieur s'adaptent à un monde de communication de plus en plus complexe.

Leur participation à telle ou telle fête n'est pas toujours aussi innocente qu'il y paraît car elle est souvent un moyen d'expression qui va bien au delà du simple spectacle.

L'exemple le plus significatif, celui d'Elizondo. La "Baztandarren Biltzarra" manifestation "folklorique" autorisée en tant que telle en 1963; depuis

1976 glisse sur le terrain de la revendication politique (pancartes accrochées sur les chars, demandant l'intégration de la Navarre à l'ensemble de la communauté autonome basque... ou "Ikurriña" (drapeau basque) flottant au dessus des têtes de participants).

En choisissant de défiler aux côtés de ceux qui arborent des signes évidents de sympathie pour la cause basque, les "Saint Pansard" s'impliquent forcément dans leur contestation!

On aimerait pouvoir mieux apprécier cette évolution. Mais beaucoup d'inconnues devraient être levées. Des questions que l'on aimerait approfondir.

Concernant l'origine des "Saint Pansard" en premier lieu car on reste un peu sur sa faim. Même si des amis (Valentín Arteta pour ne pas le nommer) n'hésitent pas à dire que le "Saint Pansard" est une très ancienne mascarade typique du début de l'année, aux origines incertaines, importée d'Europe et assimilée par le peuple basque.⁸³

On voudrait en savoir plus sur le pourquoi des travestissements des "déguisés" de Zubieta et de leurs "jeux" si excessifs, comparés à la sagesse de leurs voisins. En outre il faudrait affiner les problèmes de date, élargir la connaissance de la phase de reprise du carnaval entre 1940 et 1960. Sans doute serait-il intéressant d'analyser les raisons ayant favorisé la revendication "nationale" de ce carnaval par l'ensemble de la mouvance basquiste. Sans doute conviendrait il aussi d'analyser l'image de ce carnaval que véhiculent ces mouvements, le fait qu'il n'y ait jamais eu d'études historiques sérieuses mettant en évidence les mutations survenues. Sans doute encore serait-il judicieux d'examiner la façon dont les habitants d'Ituren et de Zubieta et les "Saint Pansard" vivent cette dualité nouvelle du carnaval: fête gratuite mais aussi spectacle et manifestation culturalo-politique.

Les Sources

Deux types de sources ont été sollicitées.

Des sources orales, contributions et témoignages recueillis au Pays Basque.

Des sources écrites, par le dépouillement systématique des fichiers d'un certain nombre de bibliothèques:

- Bibliothèque de la "Caja de Ahorros Municipal" de Saint Sébastien.
- Bibliothèque de la Diputación, Saint Sébastien.
- Bibliothèque Espagnole, de l'Ambassade d'Espagne à Paris.
- Bibliothèque d'Etudes Hispaniques de la rue Gay-Lussac.
- Bibliothèque General de Navarre, à Pampelune.
- Bibliothèque du Musée d'Arts et Traditions Populaires (Bois de Boulogne).
- Bibliothèque du Musée Basque, à Bayonne.

83. Conversation avec Valentín ARTETA, le 31.01.1984, chez Víctora URROZ ZUBIZARRETA (Aurtiz).

I. Sources Orales

A) Entretiens avec des personnalités diverses (historiens, journalistes, linguistes) s'intéressant de près ou de loin à ce carnaval.

ARTETA, Valentín, journaliste et enseignant (Pampelune).

EMALDI, Luis, (Irún).

HARITSCHELHAR, Jean, directeur du musée basque de Bayonne.

NAVARRRO URBELTZ, Juan Antonio, spécialiste de folklore basque au Musée San Telmo de Saint Sébastien.

TELLECHEA IDIGORAS, José Ignacio, historien (Saint Sébastien).

B) Témoignages des habitants d'Ituren/Aurtiz et de Zubieta.

ALAMBURU, Fideliciano, chef du groupe des "Saint Pansard" d'Aurtiz.

AYOROA, Sebastián, (Aurtiz, ferme Betenea).

Familles des fermes: a) Betenea (Aurtiz), b) Dominxenea (Zubieta), c) Irigoyena (Aurtiz), d) Pentakoa (Zubieta).

INDACOECHEA, Tomás, (Zubieta).

Institutrices: Cristina (Ituren), Imma et Miren de Zubieta.

SAN MIGUEL, Marcelino, forgeron de Zubieta, (aujourd'hui retiré à Santesteban).

TELLECHEA JORAJURIA, originaire d'Ituren, réside actuellement à Saint Sébastien.

URROZ ZUBIZARRETA, doyenne d'Aurtiz.

II. Bibliographie Generale

A) Ouvrages généraux, méthodologie.

BENNASAR, Bartolomé. *L'homme espagnol, attitudes et mentalités du XVIe au XIXe siècle*. Paris: Hachette, 1978, 1 vol., 252 p.

CAILLOIS, Roger. *L'homme et le sacré*, 3 ed. Paris: Gallimard, 1983, 243 p.

CATALOGUE de l'exposition. *Carnavals et Fêtes d'hiver*. Paris: Centre Georges Pompidou, février 1984, 94 p.

CARO BABOJA, Julio. *El Carnaval*. 3 ed. Madrid: Taurus, 1983, 1 vol., 398 p.

DUVIGNAUD, Jean. *Fêtes et civilisations*, 2.° ed. Paris: Scarabée et Compagnie, 1984, 1 vol., 268 p.

FABRE, Daniel et CAMBEROQUE, Charles. *La fête en Languedoc*.

GAGNEBET, Claude. *Le carnaval*. Paris: Payot, 1979, 1 vol., 170 p.

LE ROY LADURIE, Emmanuel. *Le carnaval de Romans: de la chandeleur au mercredi des Cendres*. Paris: Gallimard, 1 vol., 426 p.

ORY, Pascal. *Pour une histoire culturelle de la France contemporaine*. Bulletin du centre d'histoire de la France contemporaine, 1981, n.° 2.

OUDIN, César. *Tésoro de las dos lenguas española y francesa*. Reprod. Paris: ediciones hispano americanas, 1968, 1 vol., 1.010 p. (carnestolendas, carnaval, pp. 107/108).

TERESA, Maria Luisa y AGUEDA, Pilar de. *Las primeras fiestas de año*. Madrid: el País semanal, 21.02.1982.

B) Ouvrages portant sur le carnaval et les fêtes au Pays Basque et en Navarre.

- AGUIRRE FRANCO, Rafael. *Deporte rural vasco*, 2 ed., San Sebastián: Txertoa, 1983, 1 vol., 159 p.
- ARCO, Ricardo del. *Costumbres y trajes en los Pirineos*. Publicaciones de la Academia de Ciencias de Zaragoza, 1930, conferencia dada el día 16 de marzo de 1930, Zaragoza.
- ARIZMENDI AMIEL, María Elena de. *Vascos y Trajes*. San Sebastián: Sociedad Guipuzcoana de ediciones y publicaciones, 1976, tomo II, in - 4.º, 652 p.
- ARRARAS SOTO, Francisco. *La danza* "Navarra, Temas de Cultura Popular". 2 ed. Pamplona: Diputación Foral de Navarra, 1979, n.º 133, 31 p.
- AZCUE, Resurrección María de. *Euskaleriaren Yakintza - Literatura Popular del País Vasco*. 1 ed. Madrid: Espasa Calpe, 1959, 1 vol., 472 p.
- BARANDIARAN IRIZAR, Luis de. *Breve antología de fábulas, cuentos y leyendas del País Vasco*. San Sebastián: Txertoa, 1981, 1 vol., 141 p.
- BERNOVILLE, Gaërtan. *Le pays des basques. Types et coutumes*. Paris: ed. des Horizons, 1930, 1 vol., 146 p.
- CASTILLO, José. *Recetas de cocina de abuelas vascas*. Fuenterrabía: Ondarribi, 1983, Alava-Navarra, Tomo I, 204 p.
- CARO BAROJA, Julio. *Baile, familia, trabajo (Estudios vascos VII)*. San Sebastián: Txertoa, 1976, 1 vol., 190 p.
- CARO BAROJA, Julio. *Brujería vasca (estudios vascos V)*, 2 ed. San Sebastián: Txertoa, 1980, 1 vol., 314 p.
- CARO BAROJA, Julio. *Introducción a la historia social y económica del pueblo vasco (estudios vascos VI)*. 2 ed. San Sebastián: Txertoa, 1980, 1 vol., 127 p.
- CARO BAROJA, Julio. *Sondeos históricos (estudios Vascos VIII)*, San Sebastián: Txertoa, 1978, 1 vol., 162 p.
- CARO BAROJA, Julio. *La vida rural en Vera de Bidasoa*. Madrid: biblioteca de tradiciones populares, 1944, 1 vol., 244 p.
- DENDALETCHÉ, Claude. *Montagnes et civilisation basques*. Paris: Denoël, 1978, 1 vol. 183 p.
- EQUIPO de Redacción PAL. *Euskal Herria, hombres, tierras, cultura*. Bilbao: Mensajero, 1981, 1 vol., 157 p.
- ESTORNES LASA, Bernardo. *Enciclopedia general ilustrada del País Vasco*. San Sebastián: Auñamendi, 1974, vol. V, in - 4.º, 638 p.
- GUILCHER, Jean Michel. *La tradition de danse en Béarn et en Pays Basque français*. Paris: la maison des sciences de l'homme, 1984, 1 vol., 727 p.
- NUÑEZ, Luis C. *La Sociedad vasca actual*. San Sebastián: Txertoa, 1977, 1 vol., 211 p.
- ORMAETXEA "ORIXE", Nicolás de. *Euskaldunek poema eta olerki guziak - Poema de los vascos y poesías completas*. 2 ed. San Sebastián: Auñamendi, 1972, 1 vol., 701 p.
- OUVRAGE COLLECTIF. *La danse basque Saint Jean de Luz*: Lauburu, 1981, 1 vol., 187 p.
- OYAMBURU, Philippe. *L'irréductible phénomène basque*. Paris: ed. entente, 1980, 1 vol., 160 p.
- PEÑA SANTIAGO, Luis Pedro. *Arte Popular Vasco*. San Sebastián: Txertoa, 1977, 1 vol. 205 p.

- PEÑA SANTIAGO, Luis Pedro. *Fiestas tradicionales y romerías de Guipúzcoa*. San Sebastián: Txertoa, 1 vol. 364 p.
- VIDEGAIN AGOS, Fernando. *Artesanos rurales* "Navarra Temas de Cultura Popular". Pamplona: Diputación Foral de Navarra, 1978, n.º 333, 26 p.
- VIDEGAIN AGOS, Fernando. *Labores caseras* "Navarra Temas de Cultura Popular". Pamplona: Diputación Foral de Navarra, 1979, n.º 340, 26 p.
- VINSON, Julien. *Le folklore du Pays Basque*. Paris: G. P. Moissonneuse et la rose, 1967, 1 vol., 396 p.

C) Articles et ouvrages sur le carnaval d'Ituren/Zubieta.

- ALTADILL, Julio. *Geografía general del País Vasco-Navarro*. Barcelona: Alberto Martín, vol. 2, pp. 200-201 et pp. 320-321.
- ALZATE, Juan de. *Zanpantzar o Ihauteria*. DEIA, 1.02.1984.
- ARIZMENDI AMIEL, María Elena de. *El carnaval de Ituren, (Navarra) Institución "Fernando el Católico" Zaragoza, 1969, pp. 269-278.*
- ARRARAS SOTO, Francisco. *Danzas de Navarra*. "Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra". Pamplona, Institución Príncipe de Viana, mayo-agosto 1971, n.º 8, pp. 171-221.
- AZCUE, Resurrección María de. *Diccionario Vasco-Español-Francés*, Bilbao: (el autor), 1905, Tomo I (A-L), 560 p. et Tomo II (M-Z), 487 p.
- CARO BAROJA, Julio. *Estudios vascos*, San Sebastián: Txertoa, 1973, 1 vol., pp. 257-285.
- COMITE PROVINCIAL DE EXPOSICIONES. *Guía turística de Navarra*. Pamplona: Aramburu, 1929, pp. 62-63.
- DIARIO DE NAVARRA. *Los Zanpantzarrak de Zubieta visitaron Ituren*. 31.01.1984.
- DIARIO VASCO. *Sobre la comparsa de Ituren y las próximas fiestas euskares*. 28.04.1962.
- DIARIO VASCO. *Ituren y Zubieta. Jornadas cumbres del carnaval*. 28.01.1962.
- DUESO, José. *Iñaute o Carnaval ("Epoca de burlas abundantes)*. DEIA. 12.02.1984.
- GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan. *Carnaval en Navarra*; San Sebastián: Haramburu, 1984, 1 vol., 255 p.
- IRIBARREN, José María. *De Pascuas a Ramos*. Pamplona: Gómez, 1946, 1 vol., pp. 117-118.
- LIZARZA, Mikel. *Fiestas de invierno en Navarra (Ituren, Zubieta)*. "Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra". Pamplona, Institución Príncipe de Viana, enero-abril 1974, n.º 16, pp. 43-58.
- PEÑA SANTIAGO, Luis Pedro. *¡Zampanzar!*. Diario Vasco 14.02.1963.
- SATRUSTEGUI, José María. *Etnografía navarra. Solsticio de Invierno*. Pamplona: Ediciones y Libros, 1974, 1 vol. 229 p.
- URANZU, Luis de. *El carnaval de Ituren*. La Voz de España. 12.02.1961.

